MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Bibliothèque des Archives départementales
Conseil général de la Guyane

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Haute-Loire

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Mort du Jeune Raleigh

BIBLIOTHEQUE

GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE

OU

RECUEIL

DE VOYAGES INTÉRESSANTS.

DE L'IMPRIMERIE DE GUEFFIER,

RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, n°. 18.

DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A CAYENNE
G 576 /12°57

VOYAGE
A LA GUYANE,
ET AVENTURES
DE WALTER RALEIGH.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère et esprit entreprenant de Raleigh. Projet d'une colonie dans la Guyane. Départ des vaisseaux. Arrivée à l'île de la Trinité. Victoire sur les Espagnols. Tentatives diverses pour pénétrer dans la Guyane. Ville fabuleuse de Manoa, *et prétendu pays d'*El-Dorado.

Sir Walter Raleigh est un des hommes célèbres dont l'Angleterre s'honore. Il vivoit du temps de la reine Élisa-

beth, à l'époque où le goût des sciences commençoit à faire dans toute l'Europe, et notamment dans la Grande-Bretagne, des progrès rapides. On le compte au nombre des principaux réformateurs de la langue anglaise, de ceux qui en ont retranché les idiotismes barbares, et l'ont fixée au point de perfection où elle est arrivée aujourd'hui.

Cependant, quoiqu'il soit difficile de décider lequel du soldat, du littérateur ou de l'homme avide de concourir au bonheur de sa patrie, méritoit le plus dans Raleigh la reconnoissance de ses contemporains et l'estime du monarque, il est peu d'hommes qui aient été aussi malheureux que lui : sa fin tragique est une des taches qui ont souillé le règne de Jacques I^er^.

Walter Raleigh naquit à Budley, dans le comté de Devon, en 1552, et fut élevé dans l'université d'Oxford.

Au sortir du collége, il passa en France, prit du service dans l'armée des Huguenots, commandés par le célèbre Coligni, et servit ensuite contre les rebelles d'Irlande. Mais l'Europe n'étoit pas un théâtre assez vaste pour suffire à l'ambition d'un génie aussi bouillant. Il résolut de se signaler par quelque découverte dans le Nouveau-Monde. C'étoit alors un champ vaste, où il restoit encore beaucoup à glaner, et dans lequel des hommes entreprenants alloient exercer leurs talents ou tenter la fortune.

Il fit voile en conséquence pour le continent de l'Amérique, et y fonda une colonie nouvelle, qu'il appela Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth, qui ne fut jamais mariée.

L'établissement dont il avoit jeté les bases avec beaucoup d'apparences de succès, ne tarda pas à être abandonné. Raleigh eut assez de sagacité pour en

découvrir la cause. La Virginie ne présentoit au gouvernement aucun profit immédiat et instantanée; il n'en falloit pas davantage pour la faire négliger. Il imagina de fonder une colonie dans une autre partie de l'Amérique, où l'on pût espérer de trouver tout-à-coup un grand avantage, et dont les précieuses productions enrichiroient sa patrie, si le gouvernement osoit encourager son entreprise.

Dans ce louable dessein, il prit les renseignements les plus détaillés sur tout ce qui concernoit la Guyane, contrée qui, à cette époque, n'étoit guère connue que de nom. Raleigh consulta les livres et les relations espagnoles où il en étoit parlé de la manière la plus positive; il ne négligea aucune espèce de recherche.

Raleigh n'étoit point un de ces aventuriers pleins d'un fol enthou-

siasme, qui ont à peine imaginé un projet qu'ils se livrent à son exécution, sans examiner s'il est pratiquable et quels succès l'on en doit attendre. Il connoissoit la nécessité de prendre toutes les précautions possibles dans une affaire de cette importance. Il envoya donc un de ses amis, le capitaine Whidon, reconnoître la côte, afin qu'après s'être procuré une information aussi complette que le permettoit la nature des choses, il pût, sur ces premières données, établir la base de son entreprise.

Cet officier s'acquitta avec infiniment d'habileté de la mission qui lui étoit confiée, et triompha des différents obstacles que lui opposèrent les Espagnols, soit en agissant contre lui à force ouverte, soit en employant contre lui des ruses et des artifices; car les Espagnols, bien qu'ils n'eussent à cette époque aucun établissement dans

la Guyane, se regardoient comme possesseurs légitimes de toute la partie du continent de l'Amérique, non encore découverte, mais à laquelle le partage fait entr'eux et les Portugais, par l'autorité du pape, leur donnoit un droit de possession.

Quand W. Raleigh trouva qu'il étoit temps de commencer son entreprise, il fit équiper cinq bâtiments pour l'exécution projetée. Mais un des capitaines manqua à ses engagements, les deux autres se firent attendre, et Raleigh partit de Plymouth le 6 février 1595, ayant un seul vaisseau, accompagné d'un bâtiment léger. Le 22 mars, ils arrivèrent à l'île de la Trinité.

Cette île est située dans le golfe du Mexique, par dix degrés de latitude nord, et fort rapprochée de la Terre-Ferme. Elle a appartenu presque sans interruption aux Espagnols jus-

qu'en 1797. Les Anglais s'en étant emparés à cette époque, l'ont gardée, en vertu d'une des stipulations du traité d'Amiens, conclu le 1^er^ octobre 1801.

L'île de la Trinité a la forme d'une houlette de berger. Le terroir en est fort bon, et propre à la culture du sucre, du gingembre, du tabac, etc. On y trouve toutes sortes d'animaux, et sur-tout des cochons sauvages (1). Le poisson, les oiseaux et les fruits y sont en grande abondance, et les Espagnols avouèrent à Raleigh que les rivières charrioient de l'or.

Lorsque les Anglais eurent mouillé,

(1) Il faut distinguer les cochons sauvages des sangliers. Ces derniers sont une race d'animaux dont l'état de domesticité n'a point altéré les habitudes ni les formes originaires. Les autres proviennent d'animaux domestiques abandonnés dans les bois. (*Note du Traducteur.*)

ils apperçurent une troupe d'Espagnols qui gardoient la côte, et qui les invitèrent à venir à terre. Raleigh leur envoya le capitaine Whidon, à qui ils témoignèrent le desir de trafiquer; mais ces marques d'amitié ne venoient que du peu de confiance qu'ils avoient dans leurs forces. Le même jour, deux Indiens étant venus à bord dans une petite pirogue, instruisirent les étrangers de l'état de l'île, et de la distance de *Saint-Joseph*, principal établissement des Espagnols à la Trinité: ensuite quelques négociants de la colonie, sous prétexte d'acheter de la toile et d'autres denrées, vinrent examiner les forces des Anglais.

On les traita avec politesse; mais Raleigh les interrogea adroitement sur la Guyane. Ils s'accordèrent unanimement à lui en vanter les richesses; et notre voyageur, loin de leur expliquer ses desseins, leur donna à

entendre que sa navigation avoit un tout autre but.

Un des motifs qui avoient déterminé Raleigh à relâcher à la Trinité, étoit de tirer une vengeance éclatante de don Antoine Berréo, gouverneur de Saint-Joseph, qui, l'année d'auparavant, avoit enlevé huit hommes au capitaine Whidon. Il savoit que Berréo avoit fait un voyage sur l'Orénoque, qu'il avoit tenté la conquête de la Guyane, et que n'ayant pu en venir à bout, il se proposoit de renouveler son entreprise. Il apprit bientôt d'un cacique (1) des parties septentrionales de l'île, que cet ennemi des Anglais étoit actuellement dans le fort de Saint-Joseph; qu'il levoit des soldats pour les surprendre; qu'il avoit défendu aux Indiens, sous peine de mort, d'avoir le moindre commerce

(1) Chef indien.

avec eux. Il sut en même temps que, pour mieux tenir les malheureux insulaires sous le joug, il avoit fait arrêter plusieurs vieux caciques, et les retenoit dans les fers : il punissoit ceux qui étoient moins dociles en faisant verser du lard bouillant sur leur peau !

Le brave Raleigh, indigné de ce dernier trait, ne différa pas plus longtemps sa vengeance. Dès la nuit suivante, il fit marcher le capitaine *Calfield* avec soixante soldats; lui-même se mit à la tête d'un autre corps. Ils attaquèrent si vivement la place qu'elle se rendit avant le jour. Ils y trouvèrent accablés de chaînes et en proie aux plus cruels tourments, cinq caciques à demi-morts, auxquels Raleigh s'empressa de donner la liberté. Berréo fut fait prisonnier avec tous ses gens, et conduit à bord.

Le lendemain de la victoire, deux vaisseaux anglais, commandés par

les capitaines Gifford et Keymis, arrivèrent à *Puerto de los Hispaniolos* (le Port des Espagnols), où se trouvoit déjà Raleigh. On tint conseil sur les projets que se proposoit le chef de l'expédition. Ensuite on rassembla, pour tirer d'eux des renseignements, tous les caciques ennemis de Berréo. Il y en avoit qui lui étoient attachés, et qui l'avoient même aidé à s'établir dans l'île.

« Je leur déclarai, dit Raleigh, par mon interprète indien, que j'étois officier d'une reine très-puissante, qui avoit plus de caciques sous sa domination, qu'on ne voyoit d'arbres dans l'île. Cette grande princesse, ajoutai-je, est ennemie des Espagnols, à cause de leur tyrannie; elle en a délivré tous les peuples voisins de ses états, et les parties septentrionales du monde. C'est elle qui m'envoie pour vous affranchir de ce joug, et pour

défendre votre patrie contre leur usurpation. — Ensuite je leur présentai le portrait de la reine Élisabeth. Ils l'admirèrent et le baisèrent. J'eus beaucoup de peine à les empêcher d'en venir à l'adoration. Dans la suite, j'employai le même moyen chez les peuples que je visitai, et cette méthode me réussit toujours. »

Berréo, devenu prisonnier des Anglais, fit à leurs questions des réponses qui ne leur inspirèrent pas une grande confiance. Cependant Raleigh conçut une haute idée du mérite de ce gentilhomme, à qui l'on ne pouvoit reprocher que cette cruauté féroce envers les Indiens, qui entroit alors dans la politique des Espagnols. Au surplus, il tint note exacte de tout ce que lui apprit Berréo concernant la situation et les richesses de la Guyane. Berréo affirmoit que ses entreprises, jusques-là infructueuses, sur ce pays,

lui avoient coûté trois cent mille ducats d'or (1). Son expédition se composoit de sept cents cavaliers espagnols et d'une foule d'esclaves indiens des deux sexes.

Berréo rendit compte à son vainqueur des combats qu'il avoit livrés aux tribus indiennes voisines de la Guyane, et des pertes que lui et les siens avoient éprouvées. Il avoit fait plus de cinq cents lieues sans pouvoir pénétrer dans ce pays que l'on se représentoit comme un paradis terrestre, quoique la véritable situation en fût ignorée. On croyoit vaguement qu'il étoit auprès de la rivière des Amazones.

Raleigh parle, à cette occasion, de la prétendue peuplade de femmes

(1) Il paroît qu'il s'agit ici de ducats valant environ douze francs. Somme totale, trois millions six cent mille livres. (*Note du Trad.*)

guerrières, à l'existence desquelles il croyoit, sur le rapport des Indiens; mais on est aujourd'hui désabusé sur cette chimère.

Raleigh étoit persuadé que le pays qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, se trouvant à-peu-près sous la même latitude que le Pérou, l'or devoit y être aussi commun. Les richesses des incas, dont il avoit vu le pompeux étalage dans toutes les relations espagnoles, lui avoient tellement tourné la tête, qu'il ne pouvoit voir sans gémir « qu'elles eussent rendu le roi d'Espagne un des plus grands monarques de l'univers, de pauvre petit roi de Castille qu'il étoit auparavant. »

Il avoit de plus entendu raconter que le troisième frère de Guascar et Atahualpa, incas et souverains du Pérou, victimes l'un et l'autre de l'avarice des Espagnols, ayant échappé à la cruauté des bourreaux de son pays,

en étoit sorti à la tête de plusieurs milliers d'hommes, avec des trésors immenses, avoit été s'établir entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, et y avoit fondé de nouvelles villes. Mille autres contes circuloient au sujet de la Guyane. On parloit d'une prétendue ville de *Manoa*, connue des Espagnols sous le nom d'Eldorado, et que différents voyageurs de cette nation assuroient avoir visitée.

On disoit qu'un nommé Juan Martinez, officier d'artillerie à *Ordaco*, avoit découvert le premier cette fameuse ville de *Manoa*, capitale du nouvel empire des incas. Il avoit, suivant l'opinion presque générale, passé environ sept mois dans cette ville, où il avoit été bien reçu, quoiqu'on l'eût reconnu pour Espagnol; mais on ne lui avoit permis d'aller nulle part sans gardes et sans avoir les yeux couverts: enfin, on lui avoit accordé la liberté

de partir avec beaucoup d'or. Il avoit été volé par les Indiens, à l'embouchure de l'Orénoque, et n'avoit sauvé que deux bouteilles remplies de poudre d'or, que les Indiens avoient crues pleines de liqueur. Juan Martinez étoit mort à Porto-Rico peu de temps après son retour. Il avoit légué son or à l'église pour se faire dire des messes, et avoit laissé à la chancellerie une relation détaillée de son prétendu voyage.

Séduit par ces rapports, et beaucoup d'autres aussi peu authentiques, Raleigh ne balançoit pas à assurer, avant son départ d'Angleterre, que « quiconque feroit la conquête de la Guyane, c'est-à-dire de tout le territoire compris entre l'Amazone et l'Orénoque, posséderoit plus d'or et régneroit sur plus de nations que le roi d'Espagne et l'empereur des Turcs. »

èche, de leur chasse,
des arb
CHAPITRE II. urs

Les Anglais remontent l'Orénoque. Obstacles qu'ils éprouvent. Entrevue avec une peuplade de naturels. Débordements du fleuve et des rivières qui s'y jettent. Détails sur la migration d'une nombreuse colonie de Péruviens. Arrivée à la rivière de Caroli. Liaisons de Raleigh avec le cacique Topiaouari. *Nation d'* Acéphales *ou hommes sans tête.*

Il est inutile de présenter à mes jeunes lecteurs les précautions que prit Raleigh pour découvrir la plus grande embouchure de l'Orénoque, et entrer dans ce fleuve.

L'Orénoque se divise en seize bras à son embouchure, neuf qui coulent au nord et sept au sud. Les derniers

de partir avec beauc[illegible]nsidérables. Du été vo[illegible]par les Ind[illegible] chr[illegible]plu[illegible]tional au plus méridional, il y a plus de cent lieues. Deux tribus indiennes occupent les différentes îles; elles ont chacune leur cacique, et sont perpétuellement en guerre. Ces peuples demeurent pendant l'été dans des huttes construites sur la surface même du sol; mais pendant l'hiver ils vivent sur des arbres où leurs cabanes, pratiquées avec une industrie admirable, les garantissent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis mai jusqu'en septembre (1), monte d'environ vingt pieds au-dessus des terres. Cette incommodité ne leur permet guère de semer. Ils font un pain avec la moëlle de palmite. Ils y joignent les

(1) Cet intervalle est la saison des pluies, et par conséquent l'hiver des pays situés sous l'équateur. (*Note du Traducteur.*)

produits de leur pêche, de leur chasse, et les divers fruits des arbres.

Raleigh fut frappé d'un de leurs usages. A la mort du cacique, ils commencent le deuil par de grandes lamentations, mais ils n'enterrent jamais le corps : ils le laissent pourrir, et lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, ils le décorent des plus précieux joyaux que possédoit le défunt, avec des plumes de diverses couleurs aux bras et aux jambes, et le gardent suspendu dans sa cabane. Les *Arouacas*, qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque, réduisent en poudre les os de leurs parents morts, et mêlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

En remontant le grand bras de l'Orénoque, Raleigh faillit perdre un de ses bateaux qui échoua. La chaleur étoit extrême; on ne pouvoit

s'avancer qu'à force de rames, pour dompter la rapidité du fleuve. Les branches des arbres qui bordoient les deux rives, causoient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle dura si long-temps, que les vivres commençoient à manquer, et qu'il devint difficile à Raleigh de contenir ses gens. Il les appaisa, en leur assurant que sous peu de jours ils trouveroient une route plus facile et des provisions en abondance. Il ajouta qu'il y avoit moins de danger à continuer d'aller en avant, qu'à retourner sur leurs pas. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits sur les bords de la rivière. Ils trouvoient aussi du poisson, et même du gibier.

Le pilote indien que Raleigh avoit pris, faisoit les plus magnifiques promesses; il leur disoit que bientôt ils trouveroient une nation d'Indiens civilisés, dont ils recevroient tous les

secours nécessaires. Mais comme ces promesses ne se réalisoient point, et qu'on ne découvroit aucune trace d'habitation, les Anglais, indignés, parloient déjà de tirer une vengeance éclatante du perfide pilote. Tandis qu'ils naviguoient pendant la nuit, on apperçut une lumière dans le lointain. C'étoit une habitation d'Arouacas, où nos voyageurs n'arrivèrent qu'après minuit. Ils trouvèrent peu de monde, parce que le cacique et la plupart de ses sujets étoient partis pour une expédition; mais les cabanes étoient remplies de vivres, dont les Anglais, s'excusant sans doute sur l'extrême nécessité, s'emparèrent sans scrupule.

Les Anglais, réconciliés avec le fleuve sur lequel ils avoient éprouvé tant de souffrances, admirèrent enfin la beauté du site et la fertilité des vallées, leur richesse en gibier et en

fruits. Ils se crurent désormais à l'abri de la famine dans une si belle contrée.

Ces avantages sont compensés par la multitude d'insectes incommodes ou venimeux, et de reptiles de toute espèce, qui fourmillent dans la campagne. On y trouve sur-tout des serpents monstrueux, qui infestent les bords du fleuve. Nos aventuriers virent dévorer, sous leurs yeux, par un alligator, un jeune nègre qui voulut traverser le fleuve à la nage.

Le même jour, les Anglais virent quatre pirogues indiennes descendre la rivière. Raleigh envoya une petite chaloupe à leur rencontre. Deux de ces canots atterrirent sur le rivage, et les hommes qui les montoient s'enfuirent dans les bois. Les autres suivirent avec tant de vélocité le cours du fleuve, qu'il fut impossible de les atteindre. Mais Raleigh ne se borna point à s'emparer des deux premières

pirogues et des vivres qu'il y trouva, il fit soigneusement chercher les fugitifs. On en arrêta bientôt quelques-uns. C'étoient des Arouacas, qui avoient servi de pilotes à trois Espagnols, parmi lesquels il y avoit un raffineur d'or. En vain Raleigh mit une partie de ses gens à terre, pour suivre leurs traces. Il retint un des pilotes, dont l'intelligence et la fidélité lui furent très-utiles par la suite. Entr'autres renseignements, il tira de lui la connoissance de divers endroits où les Espagnols venoient chercher de l'or. Elle lui servit peu, attendu que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il se garda bien d'en parler à ses gens, de peur que le chagrin d'avoir manqué une si belle occasion ne refroidît encore leur courage.

Les eaux gonflent avec tant de promptitude et d'impétuosité dans

cette province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on passoit le matin à pied sec. Ces débordements sont communs à toutes les rivières qui se jettent dans l'Orénoque.

L'Indien que Raleigh avoit retenu pour pilote, sembloit craindre que les Anglais ne le mangeassent vif. « Telle étoit, dit Raleigh, l'idée que les Espagnols donnoient de ma nation à tous ces peuples. Mais ils se détrompèrent bientôt, lorsqu'ils eurent reconnu notre caractère et nos usages. L'effet de cette imposture retomba sur nos ennemis, dont notre humanité fit sentir plus que jamais les injustices et les violences. Mes gens respectèrent les femmes du pays. A l'égard des denrées, on n'en prenoit jamais sans avoir satisfait ceux qui venoient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, je ne quittois

jamais une habitation sans demander aux Indiens s'ils avoient quelque plainte à faire de mes gens. Je les contentois avant mon départ, et infligeois une punition au coupable. Les deux canots que j'avois saisis furent restitués aux Arouacas, et le pilote ne fut emmené qu'après avoir consenti à me suivre. Les Espagnols lui avoient donné le nom de *Martin*. »

Les Anglais poursuivirent leur route sous la conduite de Martin. Quinze jours de navigation dans plusieurs rivières les ramenèrent à la vue de l'Orénoque. Ils arrivèrent à l'est de la province de Carapana, alors occupée par les Espagnols. Les Indiens, instruits qu'ils n'appartenoient point à cette nation, qu'ils regardoient comme usurpatrice, leur firent un accueil amical.

Le cacique de *Toparimaca* vint les voir, il leur apporta toutes sortes

de provisions. Ils lui firent goûter, en retour, d'excellent vin d'Espagne, dont le cacique ne se lassoit point d'admirer le goût. Il les emmena dans sa bourgade, où il servit aux Anglais une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Ils fabriquent cette liqueur avec du poivre d'Amérique et du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands vases de terre.

Après cette fête, le cacique présenta aux Anglais le guide qu'il leur avoit promis pour les conduire dans la Guyane, cette terre promise qu'ils brûloient d'atteindre.

Après trois jours de navigation sur le fleuve, les Anglais mouillèrent près de la rive gauche, entre deux montagnes, dont l'une se nomme *Arvami*, l'autre *Aïo*.

Le lendemain, ils reprirent leur marche, et arrivèrent dans le hâvre

de Morequito, à cent lieues de l'Océan. Nos aventuriers s'arrêtèrent dans cet endroit, pour renouveler leurs provisions.

Le pays étoit gouverné par un cacique nommé *Topiaouari*, âgé de cent dix ans, et si robuste encore, qu'après avoir fait près de cinq lieues à pied, pour visiter ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade.

Sir Walter lui demanda des renseignements détaillés sur la Guyane. Topiaouari répondit que le pays où il étoit, et tout ce qui bordoit le fleuve, faisoit partie de la Guyane; qu'en général, les nations de toutes ces terres se nommoient *Orinoccoponis*, parce qu'elles confinent à l'Orénoque, et que de l'autre côté des montagnes il y avoit une grande vallée nommée *Amariocopana*, qui étoit habitée aussi par d'anciens peuples de la Guyane.

Raleigh ayant demandé quels étoient ceux qui habitoient au-delà de cette vallée, ce vieux cacique répliqua, en soupirant, que dans sa jeunesse il étoit venu dans cette grande vallée de la Guyane, des lieux où se couche le soleil, un peuple innombrable qui portoit de grandes robes et des bonnets rouges (1); qu'il étoit composé de deux nations nommées les *Orejones* et les *Eporemerios*; qu'ayant chassé les anciens habitants du pays, les nouveaux venus s'étoient emparés de leurs terres, jusqu'au pied des montagnes; que son fils aîné, qui avoit été choisi dans le cours de cette guerre, pour mener du secours à une des tribus, avoit péri avec tous ses gens.

Il ajouta que les Époremerios

(1) C'étoit l'habillement des sujets de l'empire des Incas.

avoient bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de la vallée, une cité superbe, dont l'empereur des deux nations étrangères faisoit garder tous les passages par de nombreux corps de troupes.

Raleigh, fort content du vieux cacique, continua de remonter le fleuve à l'ouest, et arriva à la rivière de *Caroli*. Cette rivière, qui est fort large, fait une chûte si considérable, que non seulement les Anglais en entendirent le bruit de la distance de plusieurs lieues, mais que l'agitation des eaux, occasionnée par l'impétuosité de la cataracte, leur permit difficilement d'en approcher.

Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, et d'envoyer un Indien au cacique du pays, pour lui

déclarer qu'ils étoient ennemis jurés des Espagnols. Le cacique, nommé *Onapuretona*, vint jusqu'au bord du fleuve avec un grand nombre de ses gens, et prodigua des rafraîchissements de toute espèce aux Anglais. Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Espagnols, et reçut de lui de nouvelles informations sur la Guyane.

Les Indiens de la rivière de Caroli avoient une haîne égale pour les Espagnols et pour les Eporemerios. Leur pays est riche en or. Raleigh apprit du cacique que toutes les nations du pays se joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Espagnols, et qu'après avoir franchi les montagnes de Curca il trouveroit beaucoup d'or et de pierres précieuses.

Un des officiers espagnols que nos aventuriers avoient pris avec Berréo, se vantoit d'avoir découvert dans ses

voyages une mine d'argent très-riche, à peu de distance de la rivière Caroli ; mais l'Orénoque et toutes les rivières voisines étoient gonflées de cinq pieds, sans compter la difficulté de remonter la rivière *Caroli*. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques soldats, de suivre autant que possible le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvoit quelque trace de mine.

En même temps Raleigh, accompagné des capitaines Gifford et Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la rivière de Caroli qui se divise en trois branches, à six lieues de l'Orénoque. Il remarqua dix à douze sauts de cette rivière, et tous d'une telle hauteur, que les particules d'eau, divisées dans leur chûte, forment des tourbillons de vapeurs semblables à une épaisse fumée. Le bruit des cataractes égaloit les éclats de la foudre ; le cours de la

rivière en étoit si souvent interrompu, que la surface de l'eau étoit toute couverte d'écume.

Les vallées sont agréablement entremêlées de hauteurs, et arrosées par une foule de ruisseaux qui y font mille détours. Les plaines sont d'une verdure charmante, le terrain est sablonneux et d'une consistance telle, que les pieds, en le foulant, y laissent peu de traces. D'innombrables troupeaux de gibier se jouent dans ce district. Vers la fin du jour, les oiseaux font retentir les bois de leurs mélodieux concerts. Les grues et les hérons au plumage nuancé de blanc, de cramoisi et d'incarnat, fréquentent les bords de la rivière.

L'air étoit sans cesse rafraîchi par des brises de l'est : on remarquoit dans plusieurs endroits, des pierres veinées d'or et d'argent. Sir W. Raleigh ramassa quelques-uns de ces

curieux fossiles, et comme il les montroit dans la suite aux Espagnols de Caracas, on lui dit que dans leur langue ces cailloux s'appeloient *Madre del oro*, c'est-à-dire *or mère*, parce que, bien qu'ils fussent de peu de valeur par eux-mêmes, ils attestoient le voisinage évident de mines d'or.

« On ne me soupçonnera pas, dit notre auteur, de m'être trompé moi-même, et de vouloir abuser ma patrie par des fables controuvées. Quel motif auroit pu me faire entreprendre un si pénible voyage, si je ne m'étois assuré d'avance qu'il n'y a point sous le soleil de pays aussi riche que la Guyane ? Whidon, et Milechap, notre médecin, m'apportèrent, pour fruit de leurs recherches, quelques pierres analogues au saphir. Je les fis voir à des Indiens qui me vantèrent une montagne où il s'en trou-

voit en abondance. J'en ignore la nature et la valeur, mais je n'en puis avoir qu'une haute opinion ; et je suis sûr, du moins, que ce canton ressemble à ces climats des Indes où l'on trouve les plus précieuses pierreries, et qu'il est à-peu-près sous la même latitude.

Le lac où la rivière Caroli prend sa source, est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en canot dans l'espace d'un jour. Plusieurs rivières s'y jettent, et le sable que l'on y trouve pendant l'été est ordinairement mêlé de grains d'or (1). Au-delà du Caroli, on trouve

(1) Ce n'est pas la preuve d'une grande richesse du pays, car le Rhin, le Rhône et presque tous les fleuves de l'Europe charrient aussi de l'or; mais on sait que le lavage des sables les plus productifs ne procure pas plus de trente à quarante sous par jour au petit nombre des hommes qui s'en occupent. (*Note du Traducteur.*)

la rivière d'Arvi, qui se jette dans l'Orénoque, en formant dans l'intervalle une espèce d'île dont le chevalier Raleigh vante la fertilité et l'agrément. Mais notre auteur éprouve ici un grand embarras à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, et dont il avoue néanmoins qu'il n'a pas conservé le moindre doute. Il y a dans ces cantons une nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules. « On prétend, dit Raleigh, qu'ils ont leurs yeux sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, et les cheveux sur le dos. Le jeune fils de Topiaouari, que j'ai amené avec moi en Angleterre, m'a assuré que c'est la plus redoutable des nations de cette contrée, et que ses arcs et ses flèches ont trois fois la grandeur de ceux des Orinoccoponis. »

Raleigh ajoute, que s'il eût appris

toutes ces circonstances avant son départ, il auroit tenté l'impossible pour enlever un de ces étranges Indiens, et pour l'amener jusqu'en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de Cumana, un Espagnol, homme d'esprit et d'expérience, apprenant qu'il avoit pénétré dans la Guyane jusqu'à la rivière Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré des *Eouaipanomas*, et l'assura qu'il avoit vu plusieurs de ces *Acéphales* (hommes sans tête).

Je suis sûr que mes jeunes lecteurs auront tout de suite saisi l'explication qui fait disparoître ce qu'il y a de merveilleux dans ce récit : on connoît beaucoup mieux aujourd'hui qu'il y a deux siècles, les moyens multipliés par lesquels les peuples sauvages sont ingénieux à défigurer l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis des mains du créateur.

On sait avec quel goût ridicule ils altèrent, dès l'âge le plus tendre, les formes de différentes parties du visage de leurs enfants. Il est de ces nations, et notamment celle des *Eouaipanomas*, dont il est ici question, qui applatissent la tête des enfans en la comprimant avec une planche sur laquelle ils posent un poids.

De cette manière, la tête se renfonce dans les épaules, et le cou est à-peu-près nul. Il seroit difficile de deviner quel avantage et quel genre de beauté ces malheureux trouvent à une pareille méthode.

Le débordement des eaux augmentant chaque jour, les Anglais, effrayés par mille dangers vrais ou imaginaires, refusèrent de s'avancer davantage, et pressèrent leur chef de retourner en Europe.

Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avoit acquis beaucoup

de lumières, l'inondation ne lui laissoit aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étoient sans habits, et ceux qui leur restoient étant dix fois par jour trempés de la pluie, ils n'avoient pas même le temps de les faire sécher. Il se détermina à retourner vers l'est, dans le dessein de reconnoître mieux toutes les parties du fleuve.

CHAPITRE III.

Dispositions pour retourner en Angleterre. Générosité de Tapiaouari. Conduite prudente de Raleigh. Retour en Europe.

En quittant l'embouchure du Caroli, Raleigh retourna vers le bon Topiaouari. Il eut avec ce cacique, dans sa tente, un entretien secret, en

présence d'un seul témoin nécessaire, c'étoit un interprète indien.

Raleigh commença par lui dire, que lui connoissant une haîne égale contre les Eporemerios et contre les Espagnols, il le prioit de lui indiquer le chemin de la ville impériale des Incas. Le cacique lui répondit : que non seulement la saison ne lui permettoit pas d'entreprendre cette route, mais qu'il n'avoit pas assez de monde pour entreprendre une telle expédition, attendu qu'il auroit affaire à des peuples fort belliqueux. Il ajouta que trois cents Espagnols, ayant entrepris la même expédition, étoient demeurés ensevelis dans la vallée de *Maccureguari*, sans autre effort de la part de leurs ennemis que de les investir de toutes parts, et de mettre le feu aux herbes dont la fumée et la flamme les avoient fait périr.

« Les peuples de cette vallée, con-

tinua le cacique, sont les premiers Indiens de la frontière des Incas. Ils sont leurs sujets, et leur ville est d'une opulence extrême. Tous les habitants portent des vêtements d'étoffe de coton. Ils fabriquent des plaques d'or et des figures d'hommes et d'animaux, de la même matière. »

Raleigh assura à Topiaouari qu'il alloit retourner en Angleterre, et qu'il reviendroit, l'année suivante, avec plus de forces, et dans une saison plus favorable.

Topiaouari, qui avoit été fait prisonnier par les Espagnols, lors de l'expédition de Berréo, qui ne s'étoit racheté qu'au moyen d'une forte rançon, et il avoit eu de plus la douleur de voir périr, par d'infâmes supplices, son neveu Morquito, que les vainqueurs avoient accusé d'une prétendue trahison : aussi ne cessoit-il de déclamer contre les

Espagnols. Il disoit : « Après avoir tout employé pour soulever mes peuples contre moi, ils ont enlevé un de mes neveux, qu'ils ont fait baptiser sous le nom de *don Juan*. Ils l'ont armé et vêtu à l'espagnole, et je sais qu'ils l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me déclarer la guerre. »

Il n'étoit pas moins irrité contre les *Eporemerios*, et se plaignoit amèrement de ce que, dans la dernière guerre, ils avoient enlevé plus de la moitié des femmes du pays. « Nous ne leur demandons que nos femmes, disoit-il, car nous ne faisons aucun cas de leur or. »

Puis il ajouta, les larmes aux yeux : « Autrefois nous avions chacun dix ou douze femmes, et nous sommes réduits maintenant à trois ou quatre, tandis que nos ennemis en ont cinquante et jusqu'à cent! »

En effet, l'ambition de ces peuples consiste à laisser beaucoup d'enfants, afin de rendre leur famille puissante par une nombreuse postérité.

« Je demeurai, dit notre auteur, convaincu par les raisons du cacique, de l'impossibilité absolue de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Espagnols, la haîne et le mépris de ces Indiens. Qui sait même si, reconnoissant que les Anglais ne songeoient aussi qu'à les piller, ils ne se seroient pas joints aux Espagnols, pour leur fermer l'entrée de leur pays ! »

Le cacique, à qui Raleigh demanda un de ses Indiens, pour l'emmener en Angleterre et lui en faire apprendre la langue, lui confia son propre fils. Raleigh, de son côté, lui laissa comme ôtages, deux jeunes Anglais, qui

n'éprouvèrent point de dégoût à rester dans un pays où ils n'avoient reçu que des marques de bonne foi et d'amitié.

Notre voyageur a apporté en Europe deux figures en or, fondues par les naturels de la Guyane ; il se les procura moins pour leur valeur, que pour en montrer des échantillons. En effet, affectant de mépriser les richesses des Eporemerios, il donna en échange au cacique quelques monnoies de même métal, portant l'effigie de la reine Elisabeth.

Raleigh n'oublia point de recommander aux Anglais qu'il laissoit à Topiaouari, de chercher les moyens de trafiquer avec les habitants de Maceureguari, afin de reconnoître la route et la position de cette ville. En conséquence il leur laissa diverses marchandises. Ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné d'un

cacique étranger, nommé Putima. Ce chef étoit celui qui avoit défait la petite armée de Berréo. Il offrit aux Anglais de les conduire au pied d'une montagne dont la roche avoit la couleur de l'or.

W. Raleigh ne voulut se reposer sur personne du soin d'une observation aussi importante. Il se rendit du côté de la montagne en question, et vit en effet plusieurs rochers de couleur d'or, mais il ne put vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal, parce qu'il ne vit la montagne que de loin et en bateau.

Enfin, notre voyageur ayant pris congé des caciques avec qui il s'étoit lié, descendit le cours de l'Orénoque, et alla rejoindre ses vaisseaux. Le courant étoit si rapide, qu'il faisoit trente à quarante lieues par jour. La brise et les courants ne lui permirent pas cependant de descendre

par le même chemin qu'il avoit pris en entrant dans le fleuve. Il suivit celui des bras de l'Orénoque, nommé rivière *Capuri*.

Il se croyoit à la fin de tous les dangers ; cependant, la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de largeur, l'impétuosité du fleuve l'obligea de se mettre à couvert sous la côte, avec ses canots. Peu s'en fallut que son bâtiment léger ne fît naufrage.

Vers minuit, le temps changea, et à neuf heures du matin, les Anglais se retrouvèrent en vue de la Trinité.

Raleigh assure que les Eporemerios observent la religion des Incas du Pérou, c'est-à-dire qu'ils croient à l'immortalité de l'ame, qu'ils rendent hommage au soleil, etc. Personne ne niera que ce point, s'il

étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vraisemblance à la transmigration des Péruviens ; mais il resteroit encore à prouver qu'elle est arrivée depuis la conquête.

On assura aussi à Raleigh que l'Inca, empereur de la Guyane, y avoit fait bâtir un palais tout-à-fait semblable à celui que ses ancêtres avoient au Pérou.

Voici comment il termine ses observations sur ce pays.

« A présent je vais parler de ce que j'ai vu moi-même. Les amateurs de découvertes peuvent être sûrs qu'ils trouveront de quoi s'exercer, en remontant l'Orénoque, où se jette un si grand nombre de rivières. Toutes ces terres sont riches en or et en denrées propres au commerce. On y trouve les plus belles vallées du monde. En général, ce pays promet beaucoup à ceux qui entreprendront

de le cultiver. L'air y est si pur, qu'on y rencontre par-tout des vieillards de cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits, sans autre couverture que celle du ciel, et dans le cours de mon voyage je n'eus pas un seul Anglais malade. Le sud de la rivière produit des bois de teinture qui, suivant mes lumières, l'emportent sur ceux du reste de l'Amérique. On y trouve aussi beaucoup de coton, d'herbe à soie, de baume et de poivre, diverses espèces de gommes, du gingembre, et autres productions qui ne sont dues qu'à la nature.

« Le trajet n'est ni très-long, ni très-dangereux. Il peut se faire dans l'espace de six ou sept semaines, et l'on n'a point à franchir de mauvais passages, tels que le canal de Bahama, la mer orageuse des Bermudes, et le cap de Bonne-Espérance.

» La Guyane, continue notre auteur,

peut être considérée comme un pays vierge, auquel les Européens n'ont point encore touché, et je suis persuadé que sa conquête accroîtra merveilleusement la puissance du prince à qui ce bonheur est réservé. »

CHAPITRE IV.

Nouveaux projets de Raleigh. Il est accusé de conspiration, et condamné à mort. Il obtient un sursis. Préparatifs pour une seconde expédition. Arrivée aux Canaries. Débarquement des Anglais en Amérique. Contretemps imprévu.

Le minerai que sir W. Raleigh apporta en Angleterre se trouva extrêmement riche en or. Cependant, malgré les premiers fruits de son expédition, et la grande probabilité

qu'il étoit facile de former un établissement avantageux dans la Guyane, les ennemis de Raleigh, jaloux de ses talents et irrités de ses succès, s'efforcèrent, par les plus perfides insinuations, de détourner le gouvernement du projet de fonder une colonie dans la Guyane.

On alla même jusqu'à jeter des doutes sur la véracité de Raleigh. On lui reprocha de chercher plutôt à acquérir de l'importance, qu'à servir véritablement son pays.

Mais ils ne se contentèrent point de contrarier ses vues. Il arriva un événement qui jeta Raleigh dans un abîme de malheurs.

Elisabeth avoit fini son règne glorieux. Jacques I^er^, son fils, l'avoit remplacée sans opposition; mais à peine ce prince fut-il monté sur le trône, qu'il affecta de suivre un plan tout opposé à celui de sa mère, et

excita un mécontentement général. Bientôt il se trama une conspiration qui n'a jamais été bien approfondie aux yeux du public. On prétendoit que les chefs du complot étoient lord Grey, lord Cobham et le savant Walter Raleigh. Ils furent tous les trois condamnés à mort. Cependant, soit indulgence de la part du monarque, soit en raison de ce qu'il n'y avoit point de preuve acquise contre les condamnés, la sentence ne fut pas exécutée. Cobham et Grey reçurent leur grace, au moment où leur tête étoit déjà posée sur le billot fatal. Quant à Raleigh, on ne lui accorda qu'un simple sursis, et il demeura détenu à la Tour, où on le garda pendant douze années.

Ce fut dans ce séjour que Raleigh écrivit ses ouvrages, qui lui ont acquis la réputation d'excellent écrivain.

Il composa sur-tout des mémoires sur l'Amérique Septentrionale et la Guyane. Il écrivit la relation du Voyage dont il est question dans cet article, et dont nous avons retracé les détails les plus intéressants. Non content d'écrire, il ne cessoit de répandre qu'il avoit trouvé des mines d'or dans la Guyane, qu'il avoit découvert la route du nouvel empire des Incas. Peut-être parloit-il et écrivoit-il de bonne foi; peut-être aussi l'espoir de sortir de prison par cette manière le portoit-il à quelque exagération.

Quoi qu'il en soit, le roi, touché des remontrances des amis de Raleigh, se laissa enfin persuader, et accorda à Raleigh plusieurs vaisseaux pour son expédition; mais il ne révoqua point la sentence de mort anciennement portée contre lui, voulant garder dans ses mains cette arme

meurtrière, pour s'assurer de sa conduite future.

Le gouvernement protégea foiblement l'expédition, et la meilleure preuve que l'on puisse donner de la sincérité de Raleigh, c'est qu'il réalisa la plus grande partie de sa fortune, et s'en servit pour équiper des vaisseaux. Plusieurs de ses amis le secondèrent dans son entreprise; des personnes de distinction s'embarquèrent avec lui: entr'autres volontaires, il emmena son fils aîné, jeune homme qui donnoit les plus belles espérances, et qui se montroit digne de marcher sur les traces d'un tel père.

Sir W. Raleigh partit de Plymouth au mois de juillet 1612, à la tête d'une escadre de sept voiles. Parvenu à la hauteur de *Land's end*, que mes jeunes lecteurs savent être la pointe la plus septentrionale de l'Écosse, il fut rejoint par sept autres bâtiments.

Mais ces quatorze bâtiments n'arrivèrent pas tous à leur destination. Plusieurs capitaines trahirent Raleigh par une honteuse défection, et retournèrent chez eux.

L'escadre toucha aux Canaries, et se disposa à relâcher dans l'île de Goméra; mais les Espagnols, avec qui, à cette époque, on étoit en paix, s'y opposèrent. Ils firent ranger des soldats en bataille sur la côte, et se mirent à canonner la flotte; mais la grosse artillerie des vaisseaux les eut bientôt dispersés. A ces hostilités succédèrent les explications par lesquelles on auroit dû commencer. Raleigh envoya à terre un exprès, pour annoncer au gouverneur qu'il ne se présentoit point en ennemi, qu'il ne desiroit que quelques provisions, et qu'il en paieroit le prix convenable. Ces assurances dissipèrent tous les soupçons, et l'amiral Raleigh tint si

scrupuleusement sa parole, que le gouverneur lui remit une lettre pour le comte Gondemar, ambassadeur d'Espagne près le cabinet de Saint-James, lettre dans laquelle il rendoit un juste hommage aux procédés de sir Walter.

L'épouse du gouverneur se trouvoit être une Anglaise. Cette dame ne contribua pas peu, sans doute, à rétablir la bonne intelligence entre la garnison et l'escadre. Raleigh et elle se firent des présents mutuels.

Notre voyageur se mit de suite en route pour la Guyane. Il y reçut des naturels du pays les attentions et les égards les plus distingués. On lui fournit autant de vivres qu'il en desira. Les diverses tribus allèrent même jusqu'à lui offrir de régner sur elles, et de former sous ses lois un vaste empire, s'il consentoit à s'établir dans le pays. Telles étoient les manières

aisées et gracieuses dont étoit doué Raleigh, que par-tout où il se présentoit, il pouvoit être sûr d'une réception favorable. Il pouvoit compter sur l'affection de toutes les tribus qu'il avoit déjà visitées.

Raleigh ne tarda pas à payer tribut au climat, et fut affecté d'une indisposition grave. Il fut décidé pendant ce temps qu'il se tiendroit avec cinq vaisseaux devant Punto-de-Gallo, tandis que les autres, commandés par le capitaine Keymis, le jeune Raleigh, ayant à bord cinq ou six détachements d'infanterie, remonteroient l'Orénoque avec des vivres pour un mois, et iroient chercher la mine d'or dont il avoit été question dans le premier voyage.

On fit camper l'infanterie à terre, jusqu'à ce que l'on eût examiné tout ce qu'il importoit de connoître relativement à cette mine; et de peur que

les Espagnols ne se trouvassent déjà en force dans le pays, Raleigh avoit ordonné à ses gens d'agir avec la plus grande circonspection. Il leur recommandoit sur-tout, dans le cas où la mine ne seroit pas aussi riche qu'on s'en étoit flatté, de rapporter du moins quelques échantillons de ce minerai, afin de réfuter les calomnies de ses ennemis, toujours prêts à insinuer que lui Raleigh avoit voulu en imposer à son roi.

Ces instructions étant expressément délivrées, l'escadre destinée à l'expédition mit à la voile le 10 décembre, et se trouva bientôt en vue de la ville espagnole de Saint-Thomas, située sur le grand bras de l'Orénoque. Cet établissement avoit été fondé par Berréo, le gouverneur de la Trinité, que nous avons vu avoir été fait prisonnier par Raleigh, et qui avoit su briser ses fers.

Nous voyons dans la relation d'un voyage que fit Keymis, dans l'intervalle des deux expéditions de Raleigh, et afin de mieux reconnoître les lieux, que Berréo, devenu libre, avoit employé auprès des Indiens et des caciques du pays toutes les intrigues imaginables. Il leur avoit persuadé que Raleigh et ses Anglais étoient devenus prisonniers des Espagnols. Le vieux Topiaouari, effrayé par le voisinage de ces derniers Européens, et par l'autorité que les Espagnols affectoient de donner à son neveu *don Juan*, avoit pris le parti de garder une stricte neutralité.

Quoi qu'il en soit, ces obstacles n'avoient point rebuté Keymis; il n'en avoit été que plus ardent à seconder les sollicitations de Raleigh auprès du ministère anglais (1).

---

(1) Keymis, qui étoit en même temps marin

Il avoit été expressément recommandé aux aventuriers qui composoient la grande expédition, de ne commettre aucune hostilité contre les Espagnols, et de ne porter aucune atteinte à la paix profonde qui existoit entre les deux puissances. L'aspect de la ville de Saint-Thomas produisit sur Keymis et ses compagnons l'effet d'un coup de foudre. Ils se voyoient préve-

---

et homme de lettres, ajouta à la relation de cette excursion, un poëme épique anglais, en l'honneur de Raleigh, et précédé d'une description en vers latins de l'Orénoque, appelé alors par les Anglais *Raleane*, ou rivière de Raleigh. On y trouve ces assertions dictées par l'enthousiasme le plus aveugle.

Tellus
Hæc aurum et gemmas, graminis instar habet.

C'est-à-dire « Cette terre produit de l'or et des pierres précieuses au lieu de gazon. » Le reste du poëme n'est pas moins singulier. (*Note du Traducteur.*)

nus dans la prise de possession d'un pays si ardemment convoité. Que faire en une circonstance semblable ? Reculer, sans coup férir, devant l'étendard espagnol qui flottoit sur les remparts de Saint-Thomas ? fuir sans combat devant une poignée d'Espagnols ?

Quelle honte c'eût été pour eux ! Et comment supporter les sarcasmes dont n'eussent pas manqué de les abreuver à Londres ceux qui n'avoient cessé de s'opposer à l'entreprise ? Mais la honte n'étoit pas le seul châtiment qui les attendît. Depuis douze années, la hache des bourreaux, semblable au glaive de Damoclès, étoit suspendue sur la tête de Raleigh. On ne manqueroit pas d'imputer à ce brave homme des torts qui n'étoient dus qu'au hasard. Le non succès de son entreprise devenoit un nouveau crime qui ressuscitoit l'ancien.... Keymis et ses amis

n'hésitèrent plus ; ils oublièrent leurs instructions, et crurent que la prudence exigeoit d'eux d'emporter la place de vive force, de peur que s'ils s'avançoient dans l'intérieur des terres sans cette précaution, la retraite ne leur fût fermée. Au lieu d'envoyer, comme Raleigh le leur avoit prescrit, un petit détachement pour chercher quelques filons de la mine et en faire l'essai, et conduire ces opérations sous la protection d'un camp d'observation qu'ils formeroient sur la côte, ils résolurent de débarquer en forces, et de se placer entre la ville et la mine ; mais par malheur, le débarquement ayant eu lieu la nuit, plus près de la ville qu'ils ne le soupçonnoient, ils furent, à l'improviste, attaqués par un corps de troupes espagnoles. L'ennemi, averti de leur arrivée, leur avoit dressé une embuscade.

CHAPITRE V.

Combats entre les Anglais et les Espagnols. Mort du fils de Raleigh. Prise et incendie de la ville de Saint-Thomas. Retour vers les vaisseaux. Désespoir du capitaine Keymis. Mécontentement des gens de Raleigh, et leurs procédés envers lui. Il est ramené à Londres, et livré aux tribunaux. Fin tragique de ce voyageur.

Une agression si soudaine, et qu'ils étoient loin d'attendre, frappa les Anglais d'une terreur panique, et si leurs officiers ne les eussent ralliés sur-le-champ, ils eussent été taillés en pièces. On dit même que ces hommes, ne s'attendant pas à combattre, éclatèrent en murmures, et demandèrent où étoit cette mine dont

la découverte leur étoit promise. Le jeune Raleigh aussitôt montra à ses gens la ville espagnole de Saint-Thomas, en exalta les richesses, le butin qu'on pourroit y faire, et leur dit : *Voilà la véritable mine!* Ce discours et l'espoir du pillage ranimèrent le courage des soldats : ils retournèrent à la charge, et se battirent avec tant d'opiniâtreté, que les Espagnols furent mis en une déroute complette.

Les Anglais poursuivirent les vaincus avec trop de chaleur, sans doute, et arrivèrent en même temps qu'eux sous les murs de la ville ; mais ils y eurent affaire à un corps de troupes fraîches rangées en bon ordre. Le combat recommença avec fureur de part et d'autre. Le gouverneur lui-même, à la tête de plusieurs compagnies d'élite, tomba sur les Anglais. Le jeune et impétueux Raleigh, âgé à peine de vingt-trois ans, fit des

prodiges de valeur à la tête de la troupe qui lui étoit confiée. Il tua d'un coup d'épée un capitaine espagnol, mais reçut d'un autre officier une blessure mortelle. Il n'en fondit pas moins, l'épée à la main, sur celui qui l'avoit blessé : dans ce moment, cet infortuné jeune homme fut frappé à la tête et renversé d'un coup de crosse de fusil. Il expira presqu'aussitôt, en prononçant ces dernières paroles : « Seigneur, ayez pitié de moi, et protégez l'entreprise. »

Au même instant, le sergent de Raleigh perça de sa hallebarde l'officier espagnol ; deux autres capitaines ennemis furent également tués. Le gouverneur lui-même, couvert de blessures, confondu parmi les morts et les mourants, fut laissé pour mort, et ses gens prirent la fuite. Quelques Espagnols se retirèrent dans les rues, et tirèrent par les fenêtres sur les An-

glaïs. Ceux-ci voyant qu'il étoit impossible de les débusquer de ces espèces de forteresses, mirent le feu à la ville, et bientôt on en vit les intrépides défenseurs se faire jour, l'épée à la main, à travers l'ennemi, et se retirer dans les bois et les montagnes.

Maître de la ville, Keymis y laissa une garnison, et résolut de s'avancer vers les mines, dont il croyoit que plusieurs n'étoient pas éloignées; mais les Espagnols, après avoir abandonné la ville, s'étoient emparés de tous les passages; ils firent main-basse sur tous ceux des Anglais qui se présentèrent pour les franchir.

Keymis, découragé par tous ces contre-temps, convaincu du danger et même de l'impossibilité de se frayer un passage au milieu de forêts épaisses et presqu'impraticables, craignant aussi que le détachement qu'il laisseroit dans la ville ne fût, en son absence,

assailli par toutes les forces réunies des Espagnols, crut qu'il falloit renoncer à son entreprise. Il retourna donc à Saint-Thomas, acheva de piller la ville, de prendre tout ce que les Espagnols y avoient laissé de précieux, et détruisit par les flammes ce qui avoit été épargné par le premier incendie.

A la triste nouvelle de la mort d'un fils brave et chéri, sir Walter éprouva ces regrets déchirants auxquels n'est pas insensible le courage lui-même. Mais son infortune particulière ne lui arrachoit pas seule des larmes ; il voyoit désormais tout espoir de succès anéanti. Dans l'amertume de son cœur, il adressoit de violents reproches à Keymis, et l'accusoit de l'avoir perdu. Il observa même que s'il avoit apporté seulement un quintal de minerai, encore bien qu'il eût perdu une centaine d'hommes, cet échantillon

auroit été dans le cas de satisfaire son souverain ; que s'il avoit racheté par quelqu'avantage le désastre de son expédition, au moins il eût donné une garantie de la véracité de lui Raleigh, et encouragé son pays à envoyer dans la Guyane des forces plus considérables, pour assurer à sa Majesté Britannique un pays sur lequel elle avoit des droits incontestables.

Keymis, accablé de ces réprimandes de son chef, se retira dans sa chambre, le cœur navré de douleur. Quelque temps après, on entendit le bruit d'un coup de pistolet. « Que faites-vous, capitaine, s'écria Raleigh ? » Keymis répondit d'une voix tranquille : « Ce n'est rien.... C'est un pistolet, dont la charge étoit trop ancienne...., et que je viens de tirer par la fenêtre. »

Mais bientôt un domestique de Keymis étant entré dans sa chambre,

trouva ce brave homme mort et baigné dans son sang, ayant à ses côtés un pistolet et un grand couteau. On jugea que Keymis avoit d'abord tenté de se suicider d'un coup de pistolet, mais que la balle ayant fracassé les os, sans attaquer les organes de la vie, il s'étoit achevé en se plongeant un couteau dans le cœur. Incapable de supporter les reproches de son supérieur, il fit ce sacrifice volontaire pour expier son imprudence, ou plutôt les torts de la fortune.

Raleigh rassembla ses officiers, et tint conseil avec eux. Ils furent d'avis de se rendre à Terre-Neuve, d'y réparer les vaisseaux, et de prendre des rafraîchissements. Quelques gens des équipages s'étant révoltés en route, Raleigh les fit mettre aux fers et les envoya en Angleterre.

Les vaisseaux de l'expédition étant arrivés à Terre-Neuve, il s'éleva entre

les chefs de grandes dissentions, que Raleigh n'eut pas le pouvoir d'appaiser. Presque tous se réunissoient pour l'accabler de reproches et lui imputer la cause de tous les malheurs. On lui dit hautement qu'on alloit le ramener en Angleterre, afin de rendre au roi compte de sa conduite.

Raleigh ne pressentant que trop bien les suites d'un tel voyage, employa en vain toute son éloquence pour en dissuader ses gens. Tantôt il leur représentoit qu'ils étoient assez forts pour retourner à la Guyane et venger leur injure dans le sang des Espagnols; tantôt il consentoit à retourner en Europe; mais il proposoit de toucher sur les côtes de France, où il espéroit sans doute trouver quelques facilités pour s'échapper. On assure qu'il leur présentoit adroitement les exemples fameux de ces flibustiers, dont nous aurons occasion, dans la suite de ce

volume, de rapporter quelques entreprises plus hardies et plus étonnantes les unes que les autres ; qu'il leur proposoit de se rendre indépendants, de parcourir les côtes du Nouveau-Monde, de porter la désolation dans toutes les possessions espagnoles, et de s'enrichir d'un butin immense.

Toutes les remontrances, tous les efforts de Raleigh furent inutiles. L'avis de la majorité l'emporta ; et quoiqu'il conservât en apparence le rang et l'autorité de chef, il fut obligé de revenir avec tout son monde en Angleterre.

Vers la fin de juillet, il arriva au port de Plymouth. Rien n'égale les angoisses dont il étoit accablé. L'amour excessif de la gloire et du bonheur de son pays l'avoit rendu criminel. Il apprit bientôt que le roi venoit de faire une proclamation, par laquelle il enjoignoit à Raleigh et à

tous ses gens de paroître devant le conseil privé, et de répondre à l'accusation qui étoit portée contr'eux, d'avoir, en pleine paix, brûlé la ville de Saint-Thomas.

Le malheureux Raleigh ne fut point d'abord jeté dans les cachots, on se contenta de le garder à vue dans sa propre maison, à Londres; mais voyant l'orage prêt à fondre sur sa tête, il résolut de s'y dérober par la fuite. Pour cet effet, il loua à Gravesend un vaisseau, sur lequel il devoit s'échapper. Il parvint en effet à tromper la surveillance de ses gardiens; mais à peine étoit-il arrivé à Greenwich, qu'il fut arrêté, ramené dans la ville, et enfermé à la Tour.

Mais le roi Jacques I^er^ donna en cette circonstance la preuve d'une extrême foiblesse, je dirai plus, d'une injustice révoltante. Le comte de Gondemar, ambassadeur de la cour

d'Espagne à Londres, avoit adressé des plaintes très-vives sur l'objet et les suites de l'expédition de Raleigh; il avoit demandé d'un ton impérieux la punition du coupable. Le véritable crime de Raleigh, celui pour lequel on devoit le punir, étoit d'avoir violé la paix et envahi une colonie espagnole; mais Jacques I^er^ voulut à-la-fois satisfaire le cabinet de Madrid, et cependant ne pas reconnoître qu'il n'eût aucun droit à la conquête de la Guyane. Au lieu de faire à Raleigh un nouveau procès, on se borna à ressusciter l'ancien. Le 28 octobre 1618, il comparut à la cour du banc du roi; là, on lui donna lecture de la sentence qui le condamnoit à mort pour crime de prétendue conspiration. L'on ne prit même pas la peine de recommencer l'instruction, de produire de nouvelles charges et d'entendre de nouveaux témoins; on ordonna sim-

plement l'exécution de l'arrêt; et le lendemain, le malheureux Walter Raleigh, âgé de soixante-six ans, fut conduit sur l'échaffaud.

Il se comporta dans ses derniers instants avec le sang-froid et la fermeté dont il avoit toujours fait preuve pendant sa vie. Suivant l'usage d'Angleterre, qui permet aux condamnés d'adresser au peuple une harangue, il fit un discours éloquent et apologétique de sa conduite. Il voulut même voir et toucher la hache qui alloit terminer sa vie, et dit en souriant: « C'est un remède aigu, mais sûr contre tous les maux. » L'exécuteur lui trancha ensuite la tête, en la frappant de deux coups.

CHAPITRE VI.

Notice sur la véritable situation de la Guyane. Recherche sur les différents objets qui ont motivé le voyage de Raleigh.

Nous n'avons présenté ce voyage que comme une simple anecdote, sans intention de donner à nos jeunes lecteurs une description détaillée de la Guyane, des peuples qui l'habitent, des colonies qu'y ont établies trois puissances européennes (1), et de ses diverses productions. Nous leur offrirons par la suite tous ces détails, quand nous ferons passer sous leurs yeux des relations plus circonstanciées et surtout plus modernes. Mais il est un fait

(1) Les Français, les Hollandais et les Portugais.

sur lequel nous devons les satisfaire dès-à-présent.

Il est beaucoup question, dans le voyage et dans tous les mémoires qu'a publiés Raleigh, non seulement des prétendus trésors que recèle le territoire de la Guyane, mais de l'émigration de quelques nations du Pérou, qui s'y sont établies sous la conduite d'un prince du sang des Incas; nous avons aussi parlé de cette fameuse ville de Manoa ou d'El-Dorado, qui est, dit-on, si vaste, si populeuse, si policée et si remplie de trésors.

Il n'y a pas cinquante ans que toutes ces traditions étoient encore fort accréditées dans toutes les possessions espagnoles; mais aujourd'hui il est à-peu-près reconnu que tous ces faits sont chimériques ou au moins fort exagérés.

Quant à l'existence des mines, les Français et les Hollandais, qui se sont

établis dans la Guyane, n'en ont découvert aucune. Ainsi il est bien démontré que, quand même il y en auroit, elles ne seroient ni connues des Indiens, ni évidentes au point de se manifester en rochers de couleur d'or. Il ne paroît pas non plus que les pierres précieuses et les diamants s'y trouvent en abondance.

Mais je dois observer sur cet article, que les Européens établis dans la Guyane sont bien loin de connoître tout le pays ; ils n'en habitent que les côtes, et pénètrent fort peu dans l'intérieur et dans les montagnes. Dans la Guyane hollandaise, les nègres se sont révoltés depuis plusieurs années, et ont trouvé dans les montagnes des retraites inaccessibles, où ils ont formé une sorte de république. La colonie française de l'île de Cayenne et de la partie des côtes qui y fait face, n'a jamais joui d'un grand état de

prospérité. Mal dirigée dans les commencements, elle n'a fait que languir, et l'expédient qu'on a imaginé dans les premières années de la révolution, de la peupler en y envoyant certaines classes de criminels ou de proscrits, n'a fait qu'aggraver le mal.

La fondation d'un vaste empire sur les rives de l'Orénoque, par des émigrés péruviens, avoit quelque chose de si séduisant et même de si probable, qu'il ne faut pas s'étonner qu'une pareille fable ait fait une si grande fortune. J'avouerai même qu'après avoir fait beaucoup de recherches sur ce sujet, lu et médité les auteurs les plus graves, je ne suis pas éloigné de croire que des Péruviens, échappés par la fuite à la domination cruelle des Espagnols, n'aient en effet cherché, vers le seizième siècle, un asile dans ces contrées. Mais quel a été le nombre de ces fugitifs? Est-il vrai qu'ils aient

apporté de si grands trésors avec eux? Ce sont là deux points sur lesquels une vaste carrière étoit ouverte à l'imagination, et il est probable qu'on a beaucoup exagéré l'un et l'autre.

Au surplus, cette colonie n'a pu s'établir dans ce pays, dont la population étoit nécessairement nombreuse, puisqu'il est entrecoupé de ruisseaux, de rivières, et que l'air en est très-sain pour ceux qui y sont acclimatés (1), sans faire la guerre à ses habitans. Il est probable que ceux-ci se renouvelant sans cesse, et secourus par leurs voisins, ont fini par écraser les nouveaux venus. Quant aux richesses que les sujets des Incas ont pu apporter avec

---

(1) Il n'en est pas de même pour les Européens. On sait que la Guyane a été le tombeau d'une grande partie des proscrits qu'on y envoyoit par centaines en 1797 et 1798. (*Note du Traducteur.*)

eux, elles étoient sans doute peu considérables. L'or et l'argent n'étoient point des signes d'échange ni un moyen d'évaluation parmi les Péruviens; on ne les employoit qu'à l'ornement des temples du soleil, et des palais des souverains. Tout ce que les émigrés auroient pu amener avec eux se borneroit à quelques idoles ou objets servant à leur culte.

Mais ce qui a droit de nous étonner, c'est qu'on ne se soit pas procuré des renseignements plus positifs sur l'existence ou la non-existence de la prétendue cité d'*El-Dorado*, ou de *Manoa*, et du pays environnant, dont on fait des descriptions merveilleuses. On a été jusqu'à prétendre que les habitants s'enduisoient d'une certaine substance visqueuse, et la saupoudroient de poudre d'or, ce qui leur donnoit de loin l'apparence de statues dorées et vivantes. A en croire

ces mêmes traditions, les mines d'or dont la province étoit remplie, étoient de l'exploitation du monde la plus facile. Il n'étoit pas besoin de creuser de profondes cavités dans la terre pour arriver aux veines de ce métal précieux; il suffisoit de remuer légèrement le sol, d'enlever l'herbe avec sa racine, de laver ces mottes dans de grands vaisseaux, et on en tiroit quantité d'or.

A l'époque où se placent les expéditions de Raleigh, il n'étoit bruit à Carthagène, et dans toutes les colonies espagnoles, que de ce merveilleux pays. On avoit vu, disoit-on, arriver une frégate ayant à bord une statue énorme d'or massif, et du poids de quarante-sept quintaux; c'étoit la divinité d'une grande province dont les habitants avoient pris la résolution d'embrasser le christianisme. Le capitaine d'un navire français de Cher-

bourg, nommé *Boutillier*, prétendoit avoir rencontré un vaisseau espagnol, chargé de deux millions en or, et le commandant de ce dernier bâtiment avouoit que toutes ces richesses venoient de l'El-Dorado.

Nous avons dit, dans le second voyage d'Ulloa, que M. de la Condamine, après avoir terminé ses travaux dans le Pérou, s'étoit rendu de Quito à Cayenne, en traversant le continent de l'Amérique et en suivant le fleuve des Amazones. Il fit aussi des recherches sur l'existence de cette ville fabuleuse. Il la chercha vainement dans la grande île qui est formée par l'Amazone et l'Orénoque, à partir des lieux où le Rio-Negro (ou Rivière Noire) établit une communication entre les deux fleuves: c'est en effet dans ces parages qu'on a constamment cherché et *Manoa* et le lac doré de *Pasimé* dont l'exis-

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

tence n'est pas moins chimérique. M. de la Condamine trouve la cause de cette erreur dans une ressemblance de nom, qui a fait transformer en ville, dont les murs étoient revêtus de plaques d'or, un pauvre village de la nation des *Manaous*. L'histoire des découvertes du Nouveau-Monde fournit plus d'un exemple de ces métamorphoses.

Au surplus, au témoignage de l'académicien, la prévention étoit encore si forte en 1740, qu'un voyageur, nommé Nicolas *Hortsman*, natif de Hildesheim, espérant découvrir le lac doré et la cité aux tours d'or, remonta la rivière d'Essequebo, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la rivière de Surinam et l'Orénoque. Après avoir traversé des lacs et de vastes campagnes, traînant ou portant à dos d'hommes son canot avec des peines incroyables, il finit par

ne rien trouver de ce qu'il cherchoit.

On objectera sans doute que les naturels du pays auroient dû éclairer les Espagnols sur ce point dont la vérification étoit si simple et si facile pour eux ; mais je croirois volontiers qu'ils se sont plu, par de fausses relations, à perpétuer l'erreur des Européens. Instruits à redouter de pareils voisins, les infortunés Indiens pouvoient-ils faire mieux, pour s'en débarrasser, que de leur inspirer la conquête de contrées lointaines, dans l'espoir des trésors dont ils enrichissoient leurs pensées ?

Fin du Voyage de Raleigh.

VOYAGES
DE
WILLIAM DAMPIER
AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des flibustiers. Premiers voyages et aventures de Dampier. Il s'associe avec des pirates. Entreprises contre Porto-Bélo. Mésintelligence parmi les flibustiers.

AVANT de faire connoître à nos lecteurs la vie et les aventures curieuses de Dampier, il est nécessaire de donner une courte notice sur les *flibustiers* ou *boucaniers*, sortes de pirates qui

infestoient les mers d'Amérique, vers le dix-septième siècle, et avec lesquels il s'est trouvé long-temps associé.

Les Espagnols n'eurent pas plutôt pris possession des riches et fertiles contrées de l'Amérique méridionale, qu'une foule d'individus, appartenant à des nations en guerre avec l'Espagne, firent des dévastations horribles dans ses possessions. Tel étoit le misérable expédient par lequel on espéroit épuiser les forces d'un ennemi redoutable. Les puissances européennes n'étoient pas alors suffisamment éclairées sur leurs véritables intérêts, ni dirigées, peut-être, par des motifs d'une probité assez exacte, pour ne pas autoriser, du moins tacitement, ces affreux brigandages.

Quoique nous ayons la douleur de voir encore de nos jours des guerres excitées par l'ambition et l'avarice, cependant il faut rendre au siècle

présent cette justice, de convenir que la guerre a perdu une partie des horreurs qui, jadis, en étoient inséparables.

Une sorte de respect pour les bienséances, et de sensibilité même, se fait remarquer au milieu des combats que se livrent, avec le plus vif acharnement, les nations civilisées. On sait aujourd'hui faire une distinction entre les hommes armés qui courent toutes les chances de la guerre, et les paisibles habitants des pays qu'un tel fléau accable. Quoique l'effet de toutes les guerres soit trop souvent fatal au bonheur public, cependant les propriétés particulières sont le plus respectées qu'il est possible.

Mais les flibustiers ne se sont pas toujours contentés de venger par d'odieux pillages les injures de leur patrie, on les a vus, excités par le sordide appât du gain, porter de toutes

parts le fer et la flamme, et se confondre, par leurs principes et leurs actions, avec les plus vils brigands. Sans égard pour les intérêts respectifs des nations et pour le droit des gens, on les a vus, dans le sein même de la paix, commettre des excès que n'auroit pu justifier la guerre la plus implacable.

Cette classe d'hommes, qui s'est cependant distinguée par ses connoissances en navigation, se composoit généralement du rebut de la société, d'hommes sans mœurs et sans fortune. Ils se faisoient plus remarquer encore par le tort qu'ils causoient à l'ennemi, que par l'avantage réel que chacun d'eux retiroit de leurs communes rapines. La fortune qu'ils acquéroient avec une excessive rapidité, ils la dépensoient avec une profusion encore plus étonnante. Si la distribution du butin n'excitoit pas toujours parmi

eux des dissentions et des querelles, ils ne tardoient pas à dissiper en folles dépenses ce qu'ils avoient gagné au péril de leur vie.

On n'est pas très-d'accord sur l'origine de la dénomination de flibustiers; mais il paroît probable qu'elle dérive de l'expression anglaise *free-boaters*, qui signifie *francs-marins* ou *corsaires*. Quant au nom de *boucaniers*, qu'ils portoient aussi, il vient de la profession qu'exerçoient les premiers aventuriers français qui s'établirent dans la partie française de l'île de Saint-Domingue. Ces hommes boucanoient, c'est-à-dire faisoient dessécher à la fumée la chair des bœufs sauvages qu'ils chassoient, et dont ils vendoient les cuirs aux Hollandais, alors en possession du Brésil.

Le capitaine William Dampier, héros de la relation qu'on va lire, descendoit d'une famille respectable du

comté de Sommerset, en Angleterre. Il naquit en 1652. Ses parents ne jouissoient pas d'une grande fortune; mais ils donnèrent au jeune Dampier le genre d'éducation qui convenoit à leur état. Il eut le malheur de perdre, très-jeune encore, son père et sa mère. Livré à lui-même, il paroît qu'il se consacra à la marine. Il s'engagea en conséquence, vers 1669, au patron d'un navire de Weymouth : il fit avec lui un voyage en France. L'année suivante, il s'embarqua pour le banc de Terre-Neuve. La rigueur du climat, les fatigues inséparables d'un métier auquel il se consacroit, ralentirent un peu chez lui la fougue de la jeunesse. Au retour de Terre-Neuve, Dampier visita ses amis d'Angleterre, et parut n'avoir pas le même goût pour les voyages sur mer. Toutefois son amour naturel pour les aventures ne tarda pas à se réveiller. Dampier apprenant

qu'un vaisseau alloit partir de Londres pour les Indes-Orientales, s'empressa de se rendre dans cette ville, et s'enrôla comme simple matelot.

Dans cette situation, il fit un voyage à Bantam, et se perfectionna beaucoup dans les connoissances nautiques.

De retour de cette expédition lointaine, il s'embarqua à bord du vaisseau le *Prince-Royal*, commandé par le capitaine Spragge, et se trouva dans deux affaires contre les Hollandais; mais étant tombé malade, il fut conduit à l'hôpital, peu de jours avant la dernière bataille où ce brave officier perdit la vie.

Sa santé ne tarda pas à se rétablir. Il retourna dans son pays natal, et fit connoissance avec le colonel Hellier, riche colon de la Jamaïque. M. Hellier l'engagea à se rendre dans les Antilles, pour régir ses plantations.

Dampier ayant accepté ces offres,

partit au commencement de 1674, et resta pendant quelques mois à la Jamaïque; mais comme il se sentoit peu de goût pour son nouvel emploi, il s'engagea, en qualité de charpentier, à bord du vaisseau du capitaine Howel, et fit voile pour la baie de Campêche.

Nous ne parlerons pas de plusieurs voyages successifs qu'il entreprit de Campêche à la Jamaïque, et de la Jamaïque à Campêche. Dans le cours de ces expéditions, il se lia avec une compagnie de flibustiers, et ceux-ci le déterminèrent à embrasser un genre de vie dont, sans doute, il a rougi par la suite.

Il étoit à bord d'un vaisseau, dans la baie de Nigral, île de la Jamaïque, et prêt à retourner sur le continent de l'Amérique; plusieurs vaisseaux flibustiers étoient à l'ancre dans la même rade. L'équipage du vaisseau de Dam-

pier, séduit par l'indépendance et les immenses richesses que lui promettoit l'état de flibustiers, déserta pour se réunir à ceux-ci; Dampier lui-même se laissa entraîner.

Les pirates, ainsi recrutés, firent contre Porto-Bélo une expédition qui eut du succès. Ils prirent aussitôt la résolution de traverser l'isthme de Darien (langue étroite de terre qui sépare l'Amérique méridionale de l'Amérique septentrionale), afin de poursuivre dans la mer du Sud le cours de leurs brigandages. Ils étoient au nombre de trois ou quatre cents, et s'acheminèrent vers Sainte-Marthe, sur les côtes de la mer du Sud : ils s'en emparèrent sans beaucoup de difficultés; mais ils ne trouvèrent pas là les richesses immenses qu'ils convoitoient. Il s'éleva entr'eux, à ce sujet, des discussions très-vives. Ils se divisèrent en plusieurs troupes. Les uns

marchèrent contre la ville de Panama, ils y furent taillés en pièces par les Espagnols, et perdirent leur chef; les autres, parmi lesquels se trouvoit Dampier, projetèrent de retourner vers l'Océan atlantique, de se rembarquer dans leurs vaisseaux, et d'attaquer diverses possessions espagnoles.

Bientôt il s'éleva entre cette troupe de nouvelles disputes sur l'élection d'un chef. La faction dont Dampier faisoit partie ne réussit pas dans ses projets, et se sépara de la troupe victorieuse. Dampier et ses compagnons résolurent de traverser encore une fois l'isthme de Darien, au milieu des obstacles de tous genres que leur présentoit un pays hérissé de montagnes, couvert de forêts, embarrassé par de profonds abymes et des torrents impétueux.

On a souvent remarqué que certaines circonstances développent subi-

tement dans le cœur humain une énergie et de grands talents qui sembloient s'y être assoupis. C'est ce qui arriva aux compagnons de Dampier. Qu'on se représente ces malheureux, abandonnés sur un territoire ennemi, presque dépourvus de munitions et de vivres, dans la situation, en apparence, la plus désespérée, et qui cependant réussirent à regagner les côtes de l'Océan atlantique.

Là ils eurent le bonheur de trouver un navire français, qui les reçut à bord, et en deux jours de temps les conduisit vers huit vaisseaux flibustiers.

Ces aventuriers projetoient alors de tenter contre Panama une autre expédition par terre; mais enfin, convaincus des dangers et des difficultés sans nombre que présentoit un pareil dessein, ils y renoncèrent, et résolurent de faire une attaque contre

la *Ville-Espagnole*, établissement sur la côte de Carpenter.

Le vaisseau sur lequel étoit monté Dampier étant arrivé au lieu du rendez-vous, y rencontra un capitaine anglais, nommé Wright, qui venoit de prendre une tartane espagnole faisant partie d'une escadre armée contre les flibustiers.

Dampier et ses amis lui proposèrent de former l'équipage de la tartane, ce qui leur fut accordé, à condition que ce bâtiment continueroit d'être sous les ordres de Wright.

Comme le reste de la flotte n'arriva pas à temps, on en conclut que les vaisseaux flibustiers avoient été pris ou dispersés par l'ennemi. Dans cette persuasion, ils se déterminèrent à tenter la fortune pour leur propre compte. Le capitaine Wright fit voile pour Carthagène, et s'étant réuni au capitaine Yankey, ils firent

une prise chargée de sucre et de tabac.

Après le partage du butin, les deux capitaines se séparèrent. Wright croisa le long de la côte de Caracca, et s'empara de trois bricks espagnols. Yankey s'étant saisi d'un navire espagnol, en donna le commandement à Cooke, son quartier-maître.

Il survint entre les divers officiers une multitude de dissentions, occasionnées par leur jalousie respective. Dampier et vingt autres hommes se jetèrent dans une barque prise sur les Espagnols; ils quittèrent Wright pour rejoindre Cooke.

Le capitaine Cooke, qui s'étoit rendu à Achamack, en Virginie, en partit le 23 août 1683, et se dirigea vers les îles du Cap-Vert. Après y avoir pris des rafraîchissements, il se rendit à l'île de *Sal*, dont le pauvre territoire n'est remarquable que par

ses salines. De-là il arriva à Mayo. Les habitants eurent grand soin d'éviter toute communication avec ces forbans. Ceux-ci, trompés dans leur attente, abordèrent les côtes d'Afrique.

Après y avoir fait des provisions, ils se déterminèrent à passer le détroit de Magellan. Nous verrons par la suite, et dans un autre voyage, comment ce détroit a été découvert par le Portugais du même nom. Un vent contraire les obligea de doubler le cap Horn, qui est la pointe de terre la plus méridionale de tout le territoire d'Amérique : ils y furent battus par des tempêtes affreuses pendant trois semaines de suite.

CHAPITRE II.

Arrivée de Dampier et de ses compagnons à l'île de Juan Fernandez. On retrouve un Indien moskito, *qui s'y étoit perdu. Industrie singulière de cet homme. Projets des pirates contre les établissements espagnols. Leur défaite à Caldéra. Ils surprennent la ville de Mangera par trahison.*

Peu de jours après, nos aventuriers rencontrèrent un vaisseau qu'ils prirent d'abord pour un navire espagnol; mais c'étoit un bâtiment flibustier, commandé par Eaton. Ils se rendirent ensemble à l'île de Juan Fernandez.

A peine le capitaine Cooke eut-il atterri dans cet endroit, qu'il se rappela qu'un Indien moskito (1) avoit

(1) Le territoire des Indiens *moskitos* est

été abandonné, par hasard, dans cette île, en 1681. En conséquence, il se rendit bien vîte sur le rivage, afin de voir si cet infortuné existoit encore. Le moskito, de son côté, n'étoit pas moins empressé de rejoindre ses anciens compagnons. Quelle fut sa joie, lorsqu'en appercevant les vaisseaux qui touchoient ces bords solitaires, il reconnut que c'étoient des navires anglais!

Dans l'espoir qu'ils jeteroient l'ancre sur les côtes de l'île, il s'empressa de tuer trois chèvres et de ramasser des fruits pour en régaler l'équipage. Il étoit déjà sur la grève avant que les vaisseaux fussent amarrés. A son extrême étonnement, il reconnut parmi

---

situé dans les environs du cap *Gratia-Dios*, entre Honduras et Nicaraga. Cette nation fort intelligente a des relations habituelles avec les Européens, notamment avec les Anglais de la Jamaïque. (*Note du Traducteur.*)

les matelots anglais un de ses compatriotes.

Le moskito à bord du bâtiment se nommoit Robin ; celui qui vivoit solitairement dans l'île s'appeloit Will, noms qu'ils avoient reçus des Anglais ; car n'en ayant point entr'eux, ils regardent comme uue grande faveur d'être nommés par quelqu'Européen. Les deux Indiens s'embrassèrent avec les plus grands transports d'allégresse, et se saluèrent du doux nom de frères. Leur ivresse fut partagée par les autres flibustiers, qui cependant, d'après leur profession, n'étoient pas hommes à se livrer à de grands épanchements de sensibilité.

Will eut le bonheur de retrouver parmi les autres matelots quelques anciennes connoissances. Les *Moskitos* étoient toujours bien reçus parmi les boucaniers, à cause de la hardiesse avec laquelle ils s'exposoient au

danger, et de l'utilité dont ils étoient à bord des vaisseaux.

Lorsqu'on eut épuisé les compliments et les félicitations de part et d'autre, on demanda à Will comment il passoit son temps, et quelles aventures il avoit éprouvées dans l'île. Il leur dit : que les Espagnols sachant qu'il étoit demeuré dans l'île, y avoient fait de fréquentes recherches, mais que grâce à ses précautions et à son extrême vigilance, il leur avoit toujours échappé.

Il étoit resté dans l'île avec un fusil, un couteau et une petite quantité de poudre et de balles. Lorsqu'il eut épuisé ces foibles provisions, il imagina un moyen de se fabriquer d'autres armes pour la chasse : il fit des brèches à son couteau, scia en plusieurs petits morceaux le canon de son fusil, et en façonna ensuite, avec des peines et une adresse infinie,

des instruments pour la chasse et la pêche.

L'industrie de Will étonna tout l'équipage. Mais les *Moskitos* et les Indiens, en général, sont naturellement ingénieux : ils suppléent, par la fertilité de leur imagination, à leur peu d'instruction dans les arts, et au défaut de matières premières.

Will s'étoit bâti, à une demi-lieue du rivage, une cabane qu'il avoit garnie de peaux de chèvres ; il s'étoit également construit un lit très-commode, garni de poils tirés de la fourrure de quadrupèdes, et de plumes d'oiseaux.

Il ne lui restoit plus d'habits ; ceux qu'il avoit sur son corps à l'époque où il fut délaissé par ses compagnons, s'étoient bien vîte usés ou déchirés au milieu des broussailles lorsqu'il poursuivoit sa proie. Pendant l'espace de trois ans, il n'avoit point eu de

communication avec aucun être humain. Il avoit apperçu de loin quelques Espagnols, mais il avoit eu grand soin d'échapper à leurs regards.

L'histoire de Will, et une autre à-peu-près semblable, arrivée à Alexandre Selkirk, et dont nous rendrons compte en faisant une courte notice du voyage de Woodes-Roger autour du monde, ont fait le sujet du fameux roman de *Robinson Crusoé*, qui doit être connu de presque tous mes jeunes lecteurs.

Les flibustiers quittèrent cette île le 8 avril, et firent voile vers le climat de la ligne, emmenant avec eux le pauvre Will, à la satisfaction des deux partis. Celui-ci se voyoit enfin rendu à la société des hommes; les aventuriers faisoient l'acquisition d'un matelot de plus.

Le 3 mai, ils s'emparèrent d'un vaisseau chargé de bois de charpente;

en même temps ils reçurent la nouvelle que les Espagnols étoient instruits de leurs croisières dans les mers du Sud, et qu'ils se disposoient à les recevoir vigoureusement.

D'après ces informations, qui leur furent données par leurs prisonniers, les pirates se mirent en devoir d'attaquer Truxillo; chemin faisant, ils prirent plusieurs bateaux chargés de fruits. Informés que la place étoit en bon état de défense, ils changèrent de projet, et se rendirent aux îles de *Gallapagos*; ils s'y régalèrent de tortues, que l'on trouve en abondance sur cette côte.

Ils abordèrent ensuite sur la côte de la baie de Caldera. Ils furent instruits par des Indiens habitants aborigènes du pays, que dans l'intérieur des terres il y avoit un endroit où les Espagnols laissoient paître librement de nombreux troupeaux; en consé-

quence ils envoyèrent vingt-quatre des leurs sous la conduite des Indiens.

Le détachement ayant fait un peu plus d'une lieue, arriva dans une plaine ou savane. Là, paissoient en effet de nombreux troupeaux. Les pirates se mirent aussitôt à en tuer autant qu'il leur sembloit possible d'en emporter. Il fut décidé qu'une forte partie du détachement resteroit pendant toute la nuit pour garder les animaux abattus, jusqu'à ce que le lendemain il fût possible de les transporter à bord du bâtiment. Dampier et quelques autres retournèrent sur la côte, pour porter cette nouvelle à leurs camarades.

Le lendemain matin, on ne vit paroître aucun des absens; on craignit que quelqu'accident ne fût arrivé. Les bateaux furent mis à la mer, et envoyés à la recherche du détachement. Tandis qu'ils parcouroient la

côte, l'équipage des bateaux apperçut plusieurs hommes qui marchoient péniblement sur les pointes des rochers; ils reconnurent bientôt que c'étoient leurs compagnons, et s'empressèrent de les recueillir. Il n'y avoit pas un moment à perdre; car, une heure plus tard, le reflux les engloutissoit infailliblement.

Ceux qu'on venoit de rendre si heureusement à la vie rendirent compte de ce qui s'étoit passé. On les avoit laissés tranquilles toute la nuit; mais le lendemain matin, tandis qu'ils étoient dispersés, ils virent tout-à-coup paroître un détachement de soldats bien armés, et qui se plaça de manière à leur couper la retraite.

Alarmés de cette circonstance, ils se hâtèrent de gagner la côte, déterminés à vendre chèrement leur vie, si tout espoir de salut leur étoit

enlevé. Ils se frayèrent donc une route vers les vaisseaux, et tinrent leurs ennemis à quelque distance par de continuelles décharges de mousqueterie. Les Espagnols parurent plutôt songer à leur propre sûreté, que déterminés à couper la retraite aux flibustiers. Le petit détachement se rendit sur la côte, avec moins d'opposition qu'il n'auroit dû en attendre. Quand ils eurent atteint les bords de la mer, ils virent avec douleur que leurs embarcations avoient été réduites en cendres.

Il ne leur restoit presque plus d'espoir de rejoindre leurs vaisseaux; cependant quelques-uns d'entr'eux découvrirent un rocher qui s'élevoit dans la mer, à cinquante toises du rivage; ils résolurent de se retirer dans ce dernier retranchement contre la fureur de leurs ennemis : ils se précipitèrent au milieu des flots, se

tenant les uns les autres par la main, bien résolus à se sauver ou à périr ensemble.

De cette manière ils atteignirent le rocher, et y passèrent quelques heures; mais cette ressource eût été inutile, si le hasard n'eût conduit dans cet endroit les bateaux de leurs camarades.

Malgré cette délivrance, en quelque sorte miraculeuse, les flibustiers avoient plus de sujets de chagrin que de plaisir. Il étoit impossible de songer à une nouvelle tentative pour se procurer des vivres, et cependant ils en avoient grand besoin. Lorsqu'ils eurent levé l'ancre, ils se rendirent à Ria-Lexa, où il y a une haute montagne volcanique.

Les flibustiers surprirent un corps-de-garde espagnol, dans une petite île qui avoisinoit la côte. Leurs prisonniers leur donnèrent la fâcheuse

nouvelle que la ville étoit dans un état de défense trop respectable pour qu'une poignée d'hommes pût s'en emparer. Déçus dans leur attente, ils firent voile vers le golfe d'Amapalca : un nombreux détachement descendit sur une petite île où se trouve la ville de Mangera. Là ils ne trouvèrent qn'un moine et deux jeunes Indiens qui étoient ses néophytes. Tous les autres habitants s'étoient enfuis à la première nouvelle de débarquement.

Le capitaine Davis commandoit ce détachement. Il apprit du moine qu'il y avoit divers villages indiens dans ce golfe, mais seulement trois bourgades qui eussent des églises ; que lui et un autre Européen étoient les seuls blancs du district.

Sur cette information, le capitaine s'avança vers une hauteur, emmenant à sa suite le moine et les deux jeunes

gens. Tandis qu'ils gravissoient la montagne, l'autre homme blanc, accompagné d'un chef indien, vint à leur rencontre. Le capitaine lui déclara hardiment qu'ils étoient Espagnols, qu'ils étoient en croisière sur la côte, qu'ils relâchoient dans l'intention de réparer leurs vaisseaux, et que tous sujets de sa Majesté Catholique leur devoient soutien et protection.

L'homme blanc à qui ils s'adressoient avoit quelqu'autorité dans ce district, en qualité de secrétaire du gouvernement espagnol. Les belles paroles du capitaine Davis lui persuadèrent qu'en effet il feroit son devoir en leur donnant l'hospitalité; il leur promit en conséquence tous les secours qui dépendoient de lui.

Les habitants indiens ne leur témoignèrent pas moins de respect. Ces préliminaires une fois réglés,

on conduisit les pirates à l'église, afin de célébrer l'office divin.

Dampier observe, à cette occasion, que dans les villes indiennes soumises à la domination des Espagnols, les images et les statues des églises sont vêtues à l'indienne; au lieu que dans les villes où les Espagnols font le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'européenne.

Le moine à qui nos aventuriers s'étoient adressés, entra le premier dans le lieu sacré, il fut suivi de Davis et d'un grand nombre de spectateurs; mais un ou deux Indiens, qui restoient dehors, furent introduits de force par les Anglais. Ces Indiens commençant à craindre qu'il n'y eût quelque danger, s'enfuirent; les autres suivirent leur exemple. Davis et le moine restèrent seuls, fort consternés de cette aventure.

Mes jeunes lecteurs concevront-ils

la brutalité et la perfidie des brigands? Ces traîtres se mirent aussitôt à faire feu contre les innocents et malheureux Indiens. Le secrétaire tomba mort, victime de la trahison des prétendus amis qu'il se disposoit à obliger.

Davis força la multitude effrayée de rentrer dans l'église, et il fit avec elle une sorte de capitulation; il fut convenu qu'on cesseroit d'égorger les malheureux Indiens, pourvu qu'ils fournissent aux flibustiers les secours et les vivres dont ils auroient besoin.

Cela fut exécuté sans autre effusion de sang. Le moine et ses deux néophytes étoient restés comme ôtages avec les Anglais. On leur rendit la liberté, le 3 septembre, quand les pirates mirent de nouveau à la voile.

Ici les deux capitaines s'étant pris de querelle, se séparèrent. Davis croisa le long des côtes du Pérou,

et toucha enfin à l'île de la Plata, tandis qu'Eaton, qui avoit pris un chemin tout contraire, fut obligé, voyant sa provision d'eau épuisée, de venir relâcher dans la même île. Dans cet endroit, on chercha à réconcilier les deux capitaines, mais cela fut impossible.

CHAPITRE III.

Pillage de Manta et de Païta. Prise de plusieurs vaisseaux espagnols. Expéditions diverses.

Le capitaine Davis fit seul, avec sa troupe, une attaque sur la ville de Manta, à huit lieues de distance de la relâche. Les habitants abandonnèrent leur ville avant que les flibustiers y fussent entrés; il n'y resta qu'une vieille femme que ceux-ci

firent prisonnière : ils apprirent de cette femme, qu'un grand nombre d'étrangers et de pirates étoient dernièrement débarqués sur la Terre-Ferme, et que le vice-roi avoit donné l'ordre de détruire tous les vaisseaux de commerce espagnols, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains de l'ennemi.

Ces informations engagèrent le capitaine Davis à retourner à l'île de la Plata : il fut bientôt rejoint par *le Cygnet*, vaisseau flibustier, qui avoit d'abord été destiné au commerce de Londres. Ce vaisseau étoit commandé par le capitaine Swan, lequel voyant le commerce interrompu par la guerre, avoit vendu toute sa cargaison pour aller rejoindre les flibustiers.

Peu de jours après, les vaisseaux entrèrent dans la rade de Païta, et saccagèrent la ville du même nom,

que les habitants avoient également désertée. Ils la réduisirent en cendres, parce qu'on refusa de leur livrer les provisions qu'ils exigeoient.

Le 29 novembre, ils entrèrent dans la baie de Guayaquil, sur la même côte. L'île de Sainte-Claire, située près de la côte, a une forme singulière; elle ressemble à un cadavre étendu dans un cercueil. L'extrémité orientale de cette terre représente la tête; l'extrémité occidentale figure les pieds. C'est pour cela que les Espagnols la surnomment *el Amortajado*, c'est-à-dire *l'Ensevelie*.

Les vaisseaux eurent soin d'éviter des parages hérissés d'écueils, où, peu de temps auparavant, un riche galion espagnol avoit péri. Un particulier avoit obtenu le privilége de pêcher dans cet endroit, afin de sauver quelques-uns des lingots d'or et d'argent qui formoient la cargaison

de ce navire ; mais ce plongeur intrépide ne tarda pas à être victime de son entreprise, et après sa mort il ne se présenta personne pour lui succéder.

Outre la profondeur de la mer, le plongeur a encore à craindre d'être attaqué par les chats de mer, dont les nageoires font des blessures mortelles. Les plongeurs indiens, malgré leur grande expérience et leur adresse singulière, sont fréquemment victimes de ce redoutable animal. Le chat de mer ressemble beaucoup au merlan, mais il a la tête plus grosse et plus applatie ; sa gueule, qui est fort large, est armée, des deux côtés, de petits poils semblables aux moustaches d'un chat ; et de-là est venu son nom. Il a trois nageoires, une sur le dos, et deux aux côtés. Elles sont composées d'une arête pointue, extrêmement venimeuse pour

ceux qui en sont piqués. « J'ai connu des blancs, ajoute Dampier, qui avoient perdu l'usage des mains, pour avoir été légèrement piqués par la nageoire de ce dangereux poisson. Aussi n'en prenions-nous jamais sans les fouler aux pieds, pour leur ôter l'hameçon de la gueule, dans la crainte d'être blessés en voulant l'ôter avec les mains. »

Mais leurs autres arêtes n'ont rien de redoutable, et leur chair est également agréable et saine. Les plus gros chats de mer pèsent sept ou huit livres. Il s'en trouve de la grosseur du pouce, dont les nageoires ne sont pas moins pernicieuses.

A sept lieues de Guayaquil, est la ville de Puna, dont les édifices sont élevés sur des pilotis à dix ou douze pieds de terre, et couverts de feuilles de palmiers. Cette construction a pour objet, d'abord de garantir de l'humi-

dité dans le temps des pluies équinoxiales; ensuite, d'empêcher les reptibles et autres animaux venimeux de s'introduire dans les maisons.

En croisant dans ces parages, les flibustiers prirent d'abord un navire chargé d'étoffes de laine manufacturées à Quito, et trois vaisseaux négriers qui contenoient environ mille esclaves noirs.

Ici, Dampier s'abandonnant aux rêves de son imagination, prétend que sa troupe n'eut jamais une plus belle occasion de s'enrichir. « Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille nègres à Sainte-Marie, dans l'isthme de Darien, et les employer à tirer l'or des mines.

» Nous avions, continue-t-il, la rivière de Sainte-Marie pour caréner nos vaisseaux; nous en pouvions fortifier si bien l'embouchure, que tous les Espagnols du Pérou n'auroient pas

été capables d'en forcer le passage ; plusieurs milliers d'aventuriers de la Jamaïque, et sur-tout des îles françaises seroient venus nous joindre : en un mot, nous aurions été secourus de tout ce qui n'étoit point espagnol dans les Indes occidentales, et nous serions aujourd'hui maîtres, non seulement des mines les plus riches de l'Amérique, mais encore de toute la côte jusqu'à Quito. Qui sait même si nous n'aurions pas poussé plus loin nos conquêtes ? »

Il ne manquoit à un si beau plan, que d'être praticable ; et le peu d'intelligence qui règne d'ordinaire entre les chefs de pirates, n'eût pas été le moindre obstacle à son exécution.

Au surplus, le bruit de toutes ces pirateries eut bientôt donné l'alarme à la ville de Puna. L'attaque ayant été mal concertée, et encore plus mal exécutée, échoua complettement.

Dans toutes ces expéditions, les flibustiers ne durent leurs désastres qu'à l'insubordination et à leur répugnance pour le joug de la discipline. D'un autre côté, les Espagnols n'étoient victorieux que par les fautes de leur ennemi, car jamais ils ne profitoient de la victoire : dès que les flibustiers commençoient à plier, ils les laissoient se retirer sans les inquiéter dans leur retraite.

Après s'être refaits de cet échec, les pirates se dirigèrent vers la rivière de Sant-Yago, dans le voisinage de l'île de Gallo, où les mines d'or abondent, et où le mouillage est excellent; ils y firent une descente et pillèrent plusieurs villages. Le détail de ces brigandages seroit trop pénible, et nous croyons devoir l'omettre.

Le 24 mars, ils se trouvoient devant l'île de *Taboga*, et menaçoient de faire une expédition contre la ville de

Tabogilla. Tandis qu'ils croisoient dans ces parages, ils furent abordés par une chaloupe dans laquelle se trouvoit un particulier : cet homme se disoit être marchand de Panama, et leur proposoit de faire un commerce de contrebande. Cette offre fut acceptée avec plaisir. On leur envoya pendant la nuit, comme ils en étoient convenus, une barque qui s'approcha de leur vaisseau : la barque fut hélée, répondit au mot d'ordre, et cependant les flibustiers eurent assez de défiance pour lui ordonner de jeter l'ancre; l'équipage de la barque n'ayant point obéi à l'injonction qui lui étoit faite, les Anglais firent feu contr'elle.

Cette embarcation n'étoit autre qu'un brûlot destiné à incendier les navires flibustiers. Il étoit dirigé par un canot. Les Espagnols se voyant trop tôt découverts, mirent le feu au bâtiment qui fut entraîné à la dérive,

et alla brûler sur la côte sans nuire aux pirates.

On sut, quelque temps après, que cette ruse de guerre avoit été imaginée et conduite à exécution par un ancien commandant de vaisseau flibustier, qui avoit abandonné son parti pour servir les Espagnols.

CHAPITRE IV.

Arrivée d'un renfort. Combat naval. Expédition du port Léon. Nouvelle entreprise contre Ria-Lexa. Incendie de cette ville. Volcan de Guatimala. Séjour dans le port d'Acapulco. Expédition pour chercher le vaisseau de Manille.

Le lendemain matin, nos aventuriers eurent le plaisir de voir arriver plusieurs bâtiments flibustiers, montés

de matelots anglais et français, tous animés du même desir du pillage, tous excités par la même haîne contre les Espagnols. Ces pirates étoient commandés par les nommés Grenet et Lequié. Ceux-ci annoncèrent à Davis et Swan qu'un corps de flibustiers, fort de deux cents hommes, avoit effectué son débarquement sur la Terre-Ferme ; leurs navires croisoient dans ces parages, en attendant le passage de la flotte de Lima.

Ces nouvelles comblèrent nos aventuriers de joie, ils redoublèrent de zèle dans leurs croisières ; ils prirent plusieurs navires isolés, et interceptèrent des lettres par lesquelles ils étoient continuellement informés des mouvements de l'ennemi.

Bientôt ils virent paroître la flotte espagnole, escortée de vaisseaux de guerre qui annonçoient le dessein de combattre. Les chances n'étoient pas

à beaucoup près égales; les vaisseaux espagnols étoient plus nombreux et mieux armés que les bâtiments flibustiers.

Ceux-ci néanmoins résolurent de livrer le combat et de prendre l'avantage du vent. Tandis qu'ils exécutoient des manœuvres très-habiles, pour s'assurer une position favorable, la nuit tomba, et il fut impossible d'engager l'action.

L'amiral espagnol sentant les suites que pouvoit avoir une telle manœuvre, imagina de se rendre à son tour maître du côté d'où souffloit le vent; et voici comment il s'y prit.

Il fit placer un fanal en haut du grand mât. Une heure après, ce fanal fut enlevé, mais hissé au mât d'une grande barque; tous les feux des autres bâtiments de la flotte étoient éteints. Les flibustiers ne voyant qu'une seule lumière, et croyant toujours avoir

le vaisseau amiral en face, ne s'aperçurent pas que toute la flotte espagnole faisoit un circuit et tournoit par derrière. Le lendemain matin, au point du jour, ils eurent la douleur de reconnoître qu'ils avoient perdu l'avantage du vent, avantage inappréciable dans les combats sur mer.

Le succès de la ruse de l'amiral espagnol les jeta dans la plus grande consternation. Le combat ne leur offroit plus que des chances très-douteuses, et la retraite n'étoit même pas un parti assuré. Le capitaine Townley, à qui l'on avoit déféré le commandement de toute l'escadre, prit la résolution désespérée de s'ouvrir un passage à travers un détroit qui sépare de petites îles : il fut suivi par les plus petits bâtiments; les autres, qui tiroient trop d'eau, ne purent en faire autant. Davis combattit toute la

journée à l'embouchure de la baie de Panama, et se conduisit avec tant d'activité et d'intelligence, qu'il ne perdit qu'un seul homme.

La nuit mit fin à ce combat inégal. Les Espagnols, suivant leur coutume, ne poursuivirent pas leur avantage; ils laissèrent les pirates se rallier derrière les petites îles.

C'est ainsi que leur espoir de faire un riche butin se trouva anéanti.

Nos aventuriers furent plus heureux dans leur expédition contre le port de Léon. Les Anglais, débarqués sous les ordres de Townley, entrèrent d'abord sans opposition dans la ville, mais bientôt ils furent attaqués dans les rues par deux cents cavaliers et cinq cents hommes d'infanterie. Déjà ils touchoient au moment d'une défaite complette, lorsque la cavalerie espagnole prit honteusement la fuite, entraîna le reste du détachement, et

la ville demeura à la merci des assaillants.

Les flibustiers ne perdirent qu'un petit nombre d'hommes, ceux qui, harrassés de fatigue, étoient restés sur la route, et que les Espagnols firent prisonniers. Un Anglais, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui avoit servi en Irlande sous Cromwell, aima mieux se laisser massacrer que de demander quartier. D'autres Anglais furent impitoyablement égorgés. On laissa la vie à quelques-uns, notamment à un nommé Smith; lequel ayant demeuré long-temps aux Canaries, parloit très-bien la langue espagnole. Ce pirate fut conduit devant le gouverneur, qui l'interrogea sur la force et les projets des flibustiers : il lui rendit un compte tellement exagéré de la puissance des assaillants, que le gouverneur, quoiqu'il pût disposer de mille hommes bien ar-

més, renonça à faire une plus longue résistance.

Il fit en conséquence hisser un pavillon parlementaire, et l'on entra en pour-parlers sur les sommes que l'on donneroit aux flibustiers, à condition qu'ils épargneroient la ville. L'avarice des flibustiers les détermina à demander une rançon exorbitante, telle qu'il n'étoit peut-être pas au pouvoir du gouverneur de l'accorder. Sur le refus du gouverneur, ils mirent impitoyablement le feu à la ville, et retournèrent le lendemain matin dans leurs vaisseaux. Ils échangèrent leur camarade Smith contre une dame espagnole qu'ils avoient prise : un autre Espagnol fut renvoyé sur sa parole d'honneur qu'il paieroit une rançon de cent cinquante bœufs; ce gentilhomme remplit religieusement ses engagements.

La baie par laquelle les pirates se

proposoient d'arriver à Ria-Lexa, est large à son entrée, mais bientôt elle se rétrécit et forme un canal bordé des deux côtés par des forêts de cocotiers. Les Espagnols avoient placé à l'entrée de la baie des retranchements garnis de deux cents hommes bien armés. Un peu plus loin, ils avoient embarrassé le passage par des abattis d'arbres. Ils auroient, par de semblables mesures, rendu le passage impossible aux Anglais, si le courage des Espagnols eût répondu à la bonté de leur plan; mais leurs soldats voyant que les pirates franchissoient intrépidement la barrière qu'on leur avoit opposée, que deux coups de canon qu'on avoit tirés contr'eux n'arrêtoient pas davantage leur marche, ils abandonnèrent lâchement leur poste, et les pirates arrivèrent sans autre opposition à la ville de Ria-Lexa, qui est située dans une plaine à un mille de la rivière.

Cette ville a une belle apparence, et renferme trois églises. Les flibustiers s'en emparèrent aisément; ils n'y trouvèrent que cinq cents sacs de farine et quelques munitions navales. La campagne des environs produit du sucre et abonde en bestiaux, mais l'air en est pernicieux. Les principaux fruits de ce district sont les melons, les pommes de pins, le goyave et le nopal.

Le goyavier a une écorce blanche et lisse, des branches longues et flexibles, des feuilles semblables à celles du buis. Le fruit, assez ressemblant à une poire, est d'un rouge clair; lorsqu'il est mûr, il est jaunâtre et succulent. On peut cependant le manger vert, avantage qu'il a sur la plupart des fruits des tropiques. Il en existe une grande variété.

Le nopal est un arbuste de cinq pieds de hauteur : il réussit principa-

lement dans les terrains imprégnés d'eau salée; chacune de ses branches est garnie de deux ou trois feuilles ovales en forme de raquettes et hérissées d'épines.

Le fruit est de la grosseur d'une belle prune et en forme de poire; il est aussi garni d'épines, et il est assez difficile de l'en dépouiller pour le manger. La pulpe de ce fruit, lorsqu'elle a atteint sa maturité, est de la consistance d'un sirop épais, très-rafraîchissante et fort agréable au goût. Dampier dit que lorsqu'on en a mangé une ou deux douzaines, l'urine devient rouge comme du sang; il n'en résulte toutefois aucun inconvénient pour la santé.

Ria-Lexa devint aussi la proie des flammes. « Je ne sais, dit Dampier, qui en donna l'ordre à nos gens; mais nous rentrâmes dans nos canots, à la lueur de l'incendie. »

Après cette expédition, il se fit

entre ces aventuriers une nouvelle séparation. Dampier quitta le capitaine Davis pour entrer sous les ordres de Swan, qui se proposoit de longer les côtes du Mexique, et de revenir en Europe par les Indes-Orientales.

Des maladies contractées à Ria-Lexa, et des tempêtes continuelles signalèrent le voyage de nos aventuriers, depuis cette malheureuse ville jusqu'à Guatimala, où ils arrivèrent le 14 septembre. Il existe sur cette côte un énorme volcan, surmonté de deux pics sourcilleux, entre lesquels s'échappent continuellement des flammes et des tourbillons de fumée. Ces éruptions volcaniques produisent un bruit semblable à la foudre, et qui est d'autant plus considérable, que le temps est plus orageux.

Quelque terreur que puisse inspirer un pareil spectacle, la campagne des environs est habitée jusqu'à

la base même de la montagne. Les habitants de Guatimala semblent, par une longue habitude, avoir perdu toute idée de péril ; mais leur territoire est fréquemment ravagé par des tremblements de terre.

La ville de Guatimala est à environ huit lieues de la mer du Sud, et à cinquante de la mer du Nord. Les collines des environs sont précieuses par la culture de l'indigo, de l'*anatta* et de la cochenille. L'indigo est une plante farineuse, dont la pulpe produit la belle couleur de ce nom ; l'anatta est une autre substance précieuse pour la teinture ; on la tire des fleurs d'un arbuste. La cochenille est un insecte qui se nourrit sur le nopal, et qui, préparé convenablement, donne une superbe couleur écarlate.

De Guatimala, nos aventuriers s'avancèrent à la hauteur de Togan-

tabèque; ils espéroient faire de grandes déprédations sur cette côte, mais ils n'y découvrirent absolument aucune ville; en conséquence ils se rembarquèrent et continuèrent leur route vers Tangola.

Dans ces parages, au fond de la baie d'Anguatulco, il se trouvoit autrefois une petite ville, que François Drake, le premier Anglais qui ait fait le tour du monde, détruisit et ravagea de fond en comble.

Une production précieuse de ce district est la *vanille*, renommée par son parfum. Il n'est personne qui ne sache par expérience quelle odeur exquise elle donne au chocolat. Cette plante est sarmenteuse, et vient comme la vigne. Sa fleur est jaune; le fruit est une petite gousse longue de quatre à cinq pouces, et remplie de graines noires.

Comme il n'y avoit dans ces cantons

ni or, ni argent, ni autres objets précieux, capables de tenter la cupidité des flibustiers, ils ne demeurèrent à terre que le temps qu'il leur falloit pour laisser rétablir leurs malades et se disposer à des entreprises plus lucratives.

Le projet que méditoient les pirates étoit de capturer, par surprise, un vaisseau espagnol, mouillé dans la rade d'Acapulco. Cette ville gît par dix-sept degrés de latitude septentrionale; elle fait un commerce considérable avec Lima et les Grandes-Indes.

Le capitaine Townley se mit à la tête d'un détachement de cent quarante hommes, embarqués dans plusieurs canots, et qui se mirent en devoir d'effectuer leur surprise.

Le commandant ordonna à ses matelots de se coucher sur leurs rames, afin de n'être pas apperçus: après avoir

passé, sans être découverts, sous les murs du château, ils se trouvèrent en vue de la ville ; là ils apperçurent un vaisseau à l'ancre, entre le château et une autre fortification, à cinquante toises de chacune.

Dans cette situation, nos aventuriers commencèrent à réfléchir sur le danger de leur tentative ; convaincus enfin qu'il étoit impossible de réussir, ils se retirèrent sans bruit.

Convaincus également qu'il leur étoit impossible de diriger aucune attaque contre Acapulco, les vaisseaux s'avancèrent vers l'ouest ; dans cette partie de la côte d'Amérique, le rivage devient de plus en plus escarpé, et les débarquemens ne sont pas moins dangereux que difficiles.

Ils arrivèrent enfin à l'embouchure d'une petite rivière. Le détachement qu'ils y envoyèrent sous la conduite d'une vieille femme mulâtre, pilla

une petite ferme espagnole, où ils trouvèrent soixante mulets chargés de farine, de fromages et de chocolat; ils tuèrent plusieurs bœufs et dix-huit vaches, et s'empressèrent d'emmener ces provisions dans leur bâtiment.

Cette bonne fortune les mit en état de tenter d'autres aventures. Ils prirent congé de la femme qui leur avoit servi de guide dans leur expédition, après l'avoir récompensée, en lui donnant une somme d'argent; mais c'est avec douleur que j'ajouterai qu'ils eurent la cruauté de la priver, malgré ses larmes et ses prières, d'un de ses enfans, âgé de huit ans, que le capitaine Swan prit en qualité de domestique; tant il est vrai qu'il ne faut jamais faire de pacte avec les scélérats. Cette femme, dans l'espoir d'une modique récompense, avoit trahi ses maîtres, ses bienfaiteurs; elle trouva dans cette action même la

peine la plus cruelle que puisse endurer le cœur d'une mère.

Ils passèrent devant le volcan *Coliman*, par quinze degrés cinquante-six minutes de latitude : à la base de ce volcan est la ville du même nom. La mer, trop houleuse, ne leur permit pas d'atterrir en cet endroit ; ils effectuèrent leur descente plus loin, près de Sallagua ; ils combattirent et mirent en déroute un corps d'Espagnols. Ils apprirent bientôt que les troupes qu'ils venoient de défaire étoient destinées à convoyer des passagers de l'Inde, qui alloient incessamment arriver dans le vaisseau qui vient tous les ans de Manille. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ ; ils se mirent en mesure de faire une capture aussi importante.

Dans cet espoir, ils firent voile vers le cap Corientes, où ils arrivèrent, sans autre incident remar-

une pe le 11 décembre. Pendant la trouvèée, Dampier fut affecté d'une fari opisie et d'une fièvre maligne, que ils i dit endémique dans ces parages.

Bientôt nos aventuriers éprouvèrent une grande disette de vivres; ils ne purent s'emparer d'aucunes provisions dans les îles diverses où ils débarquèrent. Cette privation leur étoit d'autant plus sensible, qu'on étoit à la veille de Noël, et que les peuples du Nord, et sur-tout les Anglais, ne passent jamais ce jour sans faire bonne chère. Cependant ils tentèrent une expédition dans la vallée de Valderas, et se mirent à poursuivre des paysans qui emmenoient quelques vaches.

Ils ne réussirent point dans leur projet; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que le riche vaisseau de Manille passa sur ces entrefaites et eur échappa.

Un tel événement ne pouvoit manquer d'amener de nouvelles discordes parmi ces pirates. Le capitaine Townley se dirigea, avec ses gens, vers l'est ; le capitaine Swan et Dampier firent, au contraire, voile vers l'ouest.

Le 14 janvier, le capitaine Swan arriva en face d'une roche blanche, située par vingt-un degrés quinze minutes de latitude nord, et qui, de loin, présente l'aspect d'un vaisseau à la voile. Ils étoient dans le voisinage des îles de Chametly, à trois lieues de la Terre-Ferme. Ces îles produisent un fruit nommé Pingouin, dont il y a deux variétés, le rouge et le jaune.

Le pingouin rouge est de la forme d'une pomme de pin, mais il n'est pas plus gros qu'un oignon ; il n'a point de tige, et croît immédiatement à la surface de la terre. Soixante et même soixante-dix de ces fruits

croissent ensemble sur la même grappe, et sont entremêlés de feuilles épineuses de dix-huit pouces de hauteur.

Le pingouin jaune croît sur une tige de la grosseur du bras d'un homme, et qui est de la hauteur d'environ un pied. Ses feuilles ont six pouces de long et un de large. Les fruits croissent aussi en grappes, mais à l'extrémité d'un pédoncule, et sont de la grosseur d'un œuf de poulette. L'écorce de ce fruit est très-épaisse; sa pulpe, d'une saveur délicieuse, est remplie de petites graines noirâtres.

Ces fruits sont extrêmement sains quand on les mange en petites quantités; mais si l'on ne sait point en user avec sobriété, ils produisent les plus funestes effets. Ils viennent en si grand nombre dans la baie de Campêche, que leurs feuilles épineuses embarrassent les chemins.

CHAPITRE V.

Victoire contre un détachement espagnol. Les vainqueurs tombent dans une embuscade. Suites de cette aventure. Détresse des voyageurs. Projet de se manger les uns les autres. Relâche aux îles Mariannes et aux Philippines. Réception qu'on leur fait à Mindanao.

Le capitaine Swan et ses gens s'acheminèrent vers le lac de Rio-Sal, au nord-ouest. Ils y attaquèrent un détachement de cavalerie espagnole et le mirent en fuite ; mais la victoire eut pour eux les suites les plus fâcheuses, car ils avoient affaire à un ennemi qui, lorsqu'il n'étoit pas le plus fort, avoit recours à tous les stratagêmes possibles pour réparer ses défaites.

Ils étoient au milieu d'une plaine, toute couverte de hautes herbes desséchées par l'ardeur du soleil : les Espagnols y mirent le feu, et ce fut avec toutes les peines du monde que les pirates échappèrent à la fureur de ce redoutable élément. Les Espagnols, trompés dans leur projet, abandonnèrent à la dévastation un petit village qu'ils ne purent défendre, faute d'être suffisamment munis d'armes à feu.

Encouragés par la terreur panique qui sembloit avoir saisi leurs ennemis, cinquante ou soixante flibustiers pillèrent le lendemain un autre village abondamment pourvu de munitions ; mais tandis qu'ils y étoient dans la plus grande sécurité, mille Espagnols se rassemblèrent, les attaquèrent impunément, les taillèrent en pièces ; et après les avoir presque tous égorgés, ils s'emparèrent de leurs

armes et des vivres qu'ils avoient si péniblement rassemblés pour la troupe entière.

Ce dernier échec découragea les pirates ; ils résolurent d'abandonner ce théâtre de carnage et d'horreur, quoiqu'ils fussent dans le voisinage de deux mines d'or, et qu'ils pussent s'y promettre un butin considérable. Ils se rendirent vers le cap de San-Lucar, dans la presqu'île de la Californie ; le mauvais temps les empêcha de réaliser leur dessein, et ils relâchèrent aux îles Sainte-Marie, à quarante lieues du cap San-Lucar.

Dampier, toujours incommodé de son hydropisie, fut enterré jusqu'au cou dans le sable brûlant du rivage : cet expédient le fit suer avec abondance ; on prit toutes les précautions possibles pour qu'au sortir de ce bain de sable il ne souffrît point un changement trop brusque de température.

Il se trouva fort bien de ce remède. Les marins l'emploient fréquemment contre le scorbut, et sur-tout contre l'hydropisie.

Lorsque les flibustiers arrivèrent dans ces parages, ils ne vivoient que de veaux-marins qu'ils pêchoient de temps à autres ; mais dans ces îles ils trouvèrent des tortues, des lapins et des pigeons. On se mit à caréner et à radouber les vaisseaux, parce que le capitaine Swan déclara que son dessein étoit de retourner en Europe par les Grandes-Indes.

Cette déclaration fut applaudie par les uns et blâmée par les autres. Quelques-uns condamnoient absolument cette mesure et exagéroient les inconvénients auxquels l'équipage alloit être exposé; d'autres, qui critiquoient ce projet avec moins d'amertume, étoient cependant effrayés de la longueur du voyage, et sur-tout de la

disette de vivres. En effet, ils n'avoient pas de provisions pour plus de soixante jours, et du cap Corientes à l'île de Guam, qui est la terre la plus voisine, il y a plus de deux mille lieues.

Ces circonstances méritoient d'être prises en considération; mais le capitaine Swan, toujours séduit par l'espoir d'intercepter le vaisseau de Manille (qu'il ne savoit pas encore leur être échappé), représenta combien une telle prise les dédommageroit de toutes leurs peines. Il finit par entraîner tous les esprits à son opinion.

Quand les préparatifs furent terminés, le vaisseau *le Cygnet*, commandé par le capitaine Swan, et la barque qui l'accompagnoit, partirent du cap Corientes le 31 mars 1686; le lendemain, ils furent détournés de leur route par des vents contraires,

mais bientôt le vent seconda leurs desirs et les conduisit rapidement à leur destination.

Ils avoient déjà navigué environ trois semaines sans appercevoir terre, aussi l'équipage commença à murmurer et à faire éclater son mécontentement. Il exigea sur-tout que l'on augmentât la ration journalière. Le capitaine fut forcé de céder à cette demande, quoiqu'il sentît combien elle étoit imprudente. En effet, le moindre changement de vent, le moindre retard occasionné par d'autres causes, pouvoit les exposer à mourir de faim; mais il fut impossible de faire entendre raison là-dessus aux matelots; il étoit même dangereux de le tenter: d'ailleurs, cette pitance étoit extrêmement modique; chaque homme de l'équipage ne recevoit pas plus de dix cuillerées de maïs par jour.

On a remarqué comme un phénomène curieux l'abstinence rigide que ces hommes s'imposèrent relativement à la boisson ; plusieurs d'entr'eux se privèrent pendant une semaine entière de toute espèce de liquide : un autre se passa de boire pendant soixante-dix jours. Cette abstinence, d'abord forcée, ne lui fut ensuite aucunement pénible.

Toutefois la diète fut on ne peut pas plus salutaire pour les personnes de l'équipage qui étoient atteintes de diverses maladies. Dampier se trouva complettement guéri de son hydropisie ; cependant il n'étoit pas du nombre de ceux qui avoient perdu l'habitude de boire, il buvoit trois fois par jour.

Dans cette traversée, le capitaine donna un exemple de sévérité qui paroît inconciliable avec le métier qu'il avoit embrassé. Un de ses ma-

telots ayant commis un vol de peu de valeur, il le condamna à recevoir trois coups de corde de chacune des personnes de l'équipage ; il frappa le premier coup. Il ne réfléchissoit pas, sans doute, en punissant aussi sévèrement le vol d'une bagatelle, qu'il méritoit lui-même un châtiment bien autrement rigoureux. Mais le brigand qui ne connoît pas dans autrui le droit sacré de la propriété, veut qu'on le respecte dans les fruits de ses usurpations.

Je conclurai encore de ce procédé du capitaine Swan, qu'il s'étoit trouvé engagé plutôt par hasard que par une vocation décidée dans la honteuse profession de flibustier. Jamais les hommes n'arrivent au crime que par des degrés insensibles et par une suite de circonstances malheureuses. Le capitaine Swan avoit d'abord suivi une carrière honorable dans la ma-

rine marchande ; et si la fortune eût secondé ses projets, jamais sans doute il ne se fût écarté du sentier étroit de la probité. Cette idée que les plus grands scélérats sont, dans ce principe, plus malheureux que coupables, qu'ils ne s'abandonnent au vice que malgré eux, est consolante pour l'humanité.

Pour appaiser le murmure de ses gens, le capitaine Swan leur représenta que, quoiqu'ils eussent à faire une traversée de deux mille quatre cents lieues d'après les cartes espagnoles, il étoit cependant possible de la terminer en cinquante jours ; que les capitaines Drake et Cavendish n'avoient pas mis plus de temps à parcourir le même espace. Ce raisonnement ne fit que les calmer momentanément, car les matelots ne voyant, quelques jours après, que le ciel et la mer autour d'eux, leur révolte vint à son comble, et ils s'exha-

lèrent en invectives contre leur commandant. Le capitaine Swan employa, pour leur faire prendre patience, toutes les ressources qu'il put imaginer. Le 18 de mai, il tomba un peu de pluie, et les nuages se dirigèrent vers l'ouest, ce qui leur fit présumer que la terre n'étoit pas loin.

Enfin, ils arrivèrent en vue de l'île de Guam, l'une des îles Mariannes (1), qui n'étoit plus qu'à huit lieues de distance. Cette circonstance fut fort heureuse, car les matelots n'avoient plus de vivres que pour trois jours, et il avoit été secrètement décidé entr'eux que, dès que les provisions seroient épuisées, ils se tueroient et

(1) Ce groupe, découvert et nommé par Magellan, *îles des Larrons*, parce que les habitants commirent plusieurs vols contre son équipage, a été ensuite appelé par les Espagnols, qui le possèdent, *iles Mariannes*, en l'honneur de leur reine Marie-Anne d'Autriche.

se mangeroient les uns les autres, à tour de rôle, en commençant par le capitaine, et en continuant par ceux qui s'étoient déclarés en faveur de son opinion. Dampier étoit du nombre des victimes désignées. « De-là vient, dit-il assez gaiement, qu'après avoir mouillé à Guam, le capitaine me dit en m'embrassant: *Ah! Dampier, vous leur auriez fait faire un mauvais repas!* » Il avoit raison, ajoute-t-il, car j'étois aussi maigre et décharné qu'il étoit gras et bien portant. »

La suite de cette relation prouvera que ces hommes à demi-sauvages étoient capables d'exécuter leur abominable dessein.

L'île de Guam, que Dampier place par treize degrés vingt-une minutes de latitude nord, a environ six lieues de long et douze de large. Les Espagnols y ont élevé un fort, garni de six canons, et défendu par vingt

ou trente soldats. Le climat en est salubre. Les naturels du pays sont actifs et ingénieux, sur-tout dans la construction des bateaux.

Le capitaine Swan fut visité à bord par un moine espagnol et trois Indiens ; lui et ses gens furent très-bien reçus, parce qu'ils donnèrent à entendre qu'ils n'étoient venus que pour acheter amicalement des vivres, et en payer un prix raisonnable. Le moine leur répondit que les provisions étoient très-rares dans cette île, mais que le gouverneur feroit son possible pour leur en procurer.

Le capitaine envoya en conséquence au gouverneur une lettre avec quelques présents ; il reçut en retour un bateau chargé de noix de cocos, qui causa une grande satisfaction à son équipage. Le gouverneur ajouta à ce bienfait celui d'envoyer six cochons et quantité de melons : il

chargea plusieurs Indiens d'aider les Anglais à pêcher et à récolter les fruits du pays.

Swan n'abusa point de ces dispositions amicales, et cela, parce qu'il n'avoit peut-être pas d'intérêt à commettre des hostilités; avant son départ, il se fit donner une lettre de recommandation pour les marchands de Manille, afin de faire avec eux quelque commerce; mais il eut soin de cacher cette circonstance à son équipage. Le vaisseau et la barque ayant completté leurs munitions, se mirent en route pour Mindanao, île voisine de celle de Luçon, où se trouve Manille; ignorant de quel côté de l'île la capitale est située, ils en firent le tour jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit propre pour le mouillage; là, ils jetèrent l'ancre, saluèrent le fort de sept coups de canon, et on leur répondit par trois autres.

Un rajah, fils de l'empereur de Mindanao, vint à bord, et demanda aux voyageurs de quel pays ils étoient. Ayant appris d'eux qu'ils étoient Anglais, il leur dit qu'ils étoient les bien-venus, et leur demanda si leur but n'étoit pas d'établir dans cette île un comptoir de commerce. Cette demande surprit d'abord le capitaine Swan ; mais bientôt on l'informa qu'un officier de la compagnie des Indes anglaise avoit fait dernièrement une proposition de ce genre aux naturels du pays.

Pendant qu'ils étoient à l'ancre devant Mindanao, le prince d'une des petites îles voisines envoya son neveu vers le capitaine Swan, et lui fit déclarer qu'il étoit prêt à le bien recevoir, s'il vouloit mettre pied à terre dans ses états.

Il paroît que cette proposition n'eut rien d'attrayant pour les Anglais ;

d'ailleurs ils prévoyoient que la mousson d'ouest, vent réglé qui devoit souffler incessamment, les contraindroit de rester dans le port.

Dans cette conjoncture, le capitaine Swan renonça à tout dessein de partir : il fit tous ses efforts pour se concilier les bonnes grâces du sultan ou gouverneur de Mindanao ; il lui fit des présents considérables, et eut soin de se ménager l'affection de ses ministres.

Ses civilités eurent l'effet qu'il s'en étoit promis ; après quelques négociations préliminaires, le capitaine Swan reçut l'invitation de se rendre à terre : par l'entremise d'un interprète espagnol, il eut une longue conversation avec le roi, qui lui demanda encore une fois si le dessein des Anglais étoit en effet de former un établissement dans son pays, comme il en avoit été instruit par

une lettre de la compagnie des Indes. Swan répondit négativement à cette demande; mais il fit une longue énumération de celles de ses aventures dont il crut pouvoir parler sans inspirer de défiance. D'un autre côté, le souverain lui vanta la richesse et les productions de son île.

L'entrevue étant terminée, le capitaine Swan fut invité à dîner par l'oncle du sultan. Ce prince, voulant témoigner au capitaine combien grande étoit son affection pour lui, annonça qu'il étoit prêt à lui livrer le domestique d'un de ses officiers, qui, après avoir volé son maître, s'étoit retiré dans l'intérieur des terres. Le capitaine s'y refusa d'abord; mais le prince voulant l'obliger malgré lui, fit saisir le coupable. Le malheureux fut dépouillé de ses habits, attaché à un poteau, exposé toute une journée à l'ardeur du soleil, et presque

dévoré par les mousquites et autres insectes qu'il étoit hors d'état de chasser.

Le capitaine voulant reconnoître un si bon procédé, promit de son côté, de livrer ceux de ses gens qui violeroient les lois du pays. Le prince y consentit, mais il ajouta qu'il laisseroit au capitaine le soin de les punir lui-même.

Swan usa largement de cette convention ; à la moindre faute qu'un de ses gens commettoit, il lui infligeoit le châtiment le plus cruel, sous prétexte qu'en se brouillant avec les naturels du pays, on exposoit l'équipage entier à de graves inconvénients: il se souvint de ceux dont l'esprit de mutinerie et de révolte l'avoit inquiété durant le voyage, et il les châtia plus sévèrement que les autres. Ainsi, tout en se conciliant la bienveillance des naturels, il augmen-

toit le mécontentement de ses gens.

Les insulaires étoient on ne peut mieux reçus à bord; les Anglais, de leur côté, alloient fréquemment à terre, et s'y lièrent avec les principales familles de l'île. Comme ils avoient beaucoup d'argent, ils furent très-bien accueillis et ils dissipèrent dans des scènes d'extravagance et de débauche le butin qu'ils avoient amassé sur les côtes d'Amérique.

Le capitaine fermoit les yeux sur les désordres de ses gens, ou plutôt il les encourageoit, car lui et ses principaux affidés étoient sans cesse dans le palais du sultan et dans celui du rajah Laut, son oncle. Les fêtes ne furent interrompues que par le ramadan, ou carême des musulmans, que les insulaires de cette île, mahométans pour la plupart, observent avec la plus grande rigueur.

La saison des pluies étant arrivée, la rivière, à l'embouchure de laquelle nos navigateurs étoient à l'ancre, s'enfla prodigieusement; elle charrioit d'énormes troncs d'arbres, qui continuellement battoient les côtés du vaisseau et l'exposoient à de grands dangers. La ville étoit entièrement inondée, on ne pouvoit communiquer que par bateau d'une maison à une autre. Il est vrai que pour cela l'eau n'entroit pas dans les appartements. Les édifices de Mindanao sont élevés sur des pieux, qui les mettent à l'abri des inondations annuelles.

Quand le ramadan fut fini, et que la saison des pluies fut passée, le rajah Laut donna au capitaine le spectacle des danses de son pays, lesquelles furent exécutées au son d'une musique vocale, d'une manière assez bizarre.

Le capitaine Swan saisit cette oc-

casion de faire plaisir aux insulaires, en leur donnant à son tour le spectacle d'une danse anglaise. L'empereur, les principaux chefs et leurs femmes, furent invités à ce bal. Il eut lieu dans une salle superbement tendue de draperies de soie, ornées de franges d'or et de soie, et magnifiquement illuminée. Le bal finit fort tard, on servit ensuite un repas splendide : le rajah et ses femmes ne voulurent point se retirer, et en dépit des lois du prophète, ils s'enivrèrent du jus de la treille.

De tous les danseurs anglais, celui qui avoit fait le plus de plaisir aux naturels, c'étoit un matelot qui avoit exécuté une danse grossière de campagne, une espèce de *bourrée*. Le rajah, charmé de la légèreté et de la gaieté de cet homme, demanda qui il étoit. Un des Anglais, voulant s'amuser de sa crédulité, lui dit que

ce danseur étoit un gentilhomme d'une des premières familles d'Angleterre ; que tous ses compagnons étoient aussi d'une origine illustre, et qu'ils voyageoient uniquement pour leur plaisir.

Le capitaine Swan étoit étranger à cette imposture : craignant qu'elle ne fût découverte et n'eût des suites fâcheuses, il ne crut pas devoir prendre la chose comme une plaisanterie ; mais pour soutenir sa dignité, il donna encore un exemple d'une sévérité déplacée. Il fit saisir le pauvre diable, absolument innocent de la noble extraction qu'on lui avoit supposée, il ordonna qu'on le dépouillât de ses habits, et qu'on le fustigeât jusqu'au sang.

CHAPITRE VI.

Les habitants de Mindanao veulent retenir les aventuriers. Mauvais état des vaisseaux. Révolte des équipages. Le capitaine Swan est abandonné par ses gens.

Le rajah Laut, qui jusqu'alors s'étoit montré le meilleur ami des Anglais, commença à leur inspirer quelque défiance, lorsqu'ils furent sur le point de partir.

Le capitaine ayant fait examiner sa barque, l'on apperçut que le fond étoit presqu'entièrement mangé des vers et incapable de servir : le vaisseau n'étoit pas dans un état désespéré, mais il avoit besoin de grandes réparations. En conséquence, Swan eut recours à son ami le rajah, et lui demanda des planches pour radouber

les deux bâtiments. Le rajah se prêta à cette demande d'assez mauvaise grâce, pour faire reconnoître qu'il étoit au désespoir de ce que les vaisseaux n'étoient pas hors d'état de tenir la mer, comme cela étoit arrivé dernièrement à un vaisseau hollandais, dont les insulaires avoient pris les canons. Swan se confirma dans ce soupçon, en se rappelant plusieurs petites circonstances qui lui avoient jusqu'alors échappé.

Les Anglais employèrent la moitié du mois de novembre et celui de décembre tout entier à réparer les deux navires. Vers le commencement de janvier ils se disposèrent à s'embarquer, à rassembler des provisions, et le rajah leur dit qu'il leur fourniroit autant de buffles qu'ils en desireroient.

Comme ces animaux vivent dans l'état sauvage, le rajah s'excusoit de

jour en jour, et disoit que ses gens étoient occupés à chasser des troupeaux de buffles, mais qu'ils n'avoient pu venir à bout de les joindre. De son côté, le capitaine Swan ne paroissoit point pressé de mettre à la voile; il faisoit, tous les jours, des orgies à terre avec ses amis.

Enfin, les naturels ayant pris possession du plomb, du fer et d'une petite quantité d'or, qu'ils avoient demandés en échange de leur riz et de leurs buffles, levèrent tout-à-fait le masque, et dirent nettement au capitaine que bien loin d'avoir à réclamer quelque chose, il leur devoit au contraire des dédommagements pour les dépenses que lui et les siens avoient faites chez eux.

Si les choses prenoient à terre une tournure aussi fâcheuse, le désordre étoit encore plus grand à bord des bâtiments. La plus grande partie de

l'équipage étoit d'avis de continuer à parcourir les mers et à capturer les vaisseaux espagnols ; une autre étoit d'avis de retourner en Europe par la voie la plus courte possible : les autres, qui s'étoient formé des liaisons dans le pays, desiroient ardemment y rester.

Au milieu de ces agitations et de ces incertitudes, ceux qui avoient ouvert l'avis de retourner en Europe louèrent secrètement une barque, qui devoit les conduire dans l'île de Bornéo, où ils espéroient trouver un établissement anglais ; mais leur dessein ayant été découvert, on les menaça, s'ils y persistoient, de leur infliger le châtiment encouru par les déserteurs.

Ceux des mécontents qui desiroient rester dans l'île, cherchèrent tous les moyens de s'y cacher, tandis que ceux qui étoient demeurés à bord du

bâtiment augmentoient le désordre par l'existence la plus crapuleuse.

Il est difficile de concevoir l'insouciance que témoigna le capitaine en cette circonstance ; il continuoit de vivre à terre, sans se mêler de ce qui se passoit à bord. Enfin, il fixa le jour du départ, et ordonna à tout son monde de se rembarquer.

Sur ces entrefaites, le canonnier que le capitaine avoit envoyé chercher quelque chose à bord, découvrit par hasard le journal du capitaine, et le livra à la curiosité des matelots.

Ils remarquèrent que le capitaine avoit tenu une note exacte de leurs mutineries et de leurs crimes réels ou supposés. Cette découverte indisposa tout l'équipage, car il n'y avoit peut-être pas un seul matelot qui ne fût l'objet d'une censure particulière. Teat, commandant de la barque, profita de la disposition des esprits,

pour arracher à ses camarades l'engagement solemnel de se soustraire aux ordres de leur commandant.

Quand cette résolution fut prise, la plupart d'entr'eux se disposèrent à mettre sur-le-champ à la voile. Comme il n'y avoit point de chirurgien à bord, ils envoyèrent chercher le chirurgien en chef qui étoit avec le capitaine, sous prétexte qu'un homme s'étoit cassé la jambe. Le chirurgien ne vint point, mais il envoya son aide, qui se rendit sur le vaisseau, accompagné de Dampier. Dès que Teat eut réuni tout son monde, il leva l'ancre, et partit sur-le-champ.

Swan, instruit de la révolte de ses gens, témoigna une irrésolution qui fait peu d'honneur à son caractère. Il eût été sans doute temps encore de ramener ses gens à leur devoir, en s'embarquant sur une chaloupe, en regagnant le vaisseau, et en em-

ployant tous les moyens de persuasion possibles ; mais Swan ne crut pas devoir faire le premier pas. Il fut abandonné à Mindanao, avec trente-six de ses plus fidèles amis.

CHAPITRE VII.

Dampier est emmené par les révoltés. Élection de nouveaux chefs. Les pirates anglais sont surpris et attaqués par des pirates malais. Relâche aux îles Bachi. *Retour à Mindanao, et départ de cette île.*

QUELQUES-UNS des flibustiers étoient morts dans l'île ; d'autres avoient déserté. L'équipage du bâtiment se trouva réduit, de cent cinquante hommes à quatre-vingts. Les fugitifs partirent de Mindanao, le 14 février, sans s'être fait aucun plan d'opérations ultérieures, s'abandonnant absolument

au hasard, et décidés à tenter la fortune.

Trois jours après, ils s'arrêtèrent près d'une petite île, et se mirent à élire de nouveaux officiers. John Read, natif de la Jamaïque, et principal moteur de l'insurrection, fut nommé commandant en chef; Teat fut nommé son lieutenant.

En continuant leur route, ils touchèrent sur un rocher, où ils demeurèrent échoués pendant deux heures; mais ils furent relevés par la marée, et en furent quittes pour la perte d'une partie du gouvernail.

Tandis qu'ils étoient à l'ancre près de l'île de Mindera, un canot indien s'approcha d'eux. On leur dit que s'ils avoient intention de faire quelque commerce dans l'océan des Indes, ils auroient des lettres de recommandation d'un moine missionnaire dans cette île; mais des occupations aussi

honnêtes et aussi paisibles n'étoient point l'objet de nos aventuriers : ils refusèrent cette offre amicale, et dans leur route de cette île à celle de Luçon, ils prirent un vaisseau espagnol en destination pour Manille, chargé de riz et d'étoffes de coton. Le commandant de ce bâtiment se trouva avoir servi sur celui d'Acapulco, dont nos aventuriers avoient manqué précédemment la capture.

Les pirates se dirigèrent vers l'île de *Poulo-Condore* (1), dans le dessein d'intercepter le vaisseau de Manille qui arrive ordinairement dans ces parages vers la fin de mai; ils jetèrent l'ancre à Condore, sur la côte de Cambodia en Cochinchine, le 14 mars.

Dampier observe qu'une des productions particulières à ces îles, est

(1) Le mot *poulo*, dans l'idiome des Indes-Orientales, signifie *île*.

un arbre d'une hauteur considérable, d'où les Indiens tirent une liqueur, laquelle étant bouillie, acquiert la consistance et la qualité du goudron.

Il paroît que pendant le séjour des pirates à Mindanao, plusieurs d'entr'eux périrent empoisonnés. Les Indiens excellent dans la préparation des poisons. Les Anglais perdirent à Condore deux d'entr'eux, qui depuis long-temps étoient attaqués d'une maladie de langueur. Le chirurgien les ayant disséqués, trouva leur foie noir, desséché, et semblable à un morceau de liége.

Dampier pense que la jalousie avoit excité les habitants de Mindanao à employer contre les Anglais un pareil moyen de destruction. Tout annonce que cette conjecture n'étoit point sans fondement.

Le 21 avril, nos aventuriers se mirent en route pour Siam, sous la con-

duite d'un vieillard indien, bien instruit dans la langue malaise. Cette traversée dura trois jours; mais ils ne trouvèrent point à Siam les salaisons qu'ils avoient compté y acheter; en conséquence, ils retournèrent dans leur première station de Poulo-Condore.

Le capitaine Read ayant apperçu près de la côte un navire malais à l'ancre, envoya un canot pour savoir des nouvelles. Il recommanda à ses gens de ne point se fier à ces perfides étrangers, et de s'en tenir à quelque distance; mais ces hommes indociles ne méprisèrent pas moins les ordres de leur nouveau capitaine qu'ils n'avoient fait à l'égard de l'ancien, ils montèrent à bord du vaisseau étranger. Leur imprudence leur coûta cher, car cinq ou six d'entr'eux furent aussitôt massacrés par les Malais; le reste se jeta à la mer, et regagna l'embarcation à la nage.

Le chirurgien se sentant malade et honteux de se trouver en pareille compagnie, se rendit furtivement sur le rivage, dans le dessein de déserter; mais on découvrit son projet, et on le ramena de force dans le bâtiment.

Ils restèrent stationnés devant cette île jusqu'au 4 juin : ils prirent en qualité d'interprète un Malais, instruit dans la langue portugaise, et mirent à la voile malgré les vents contraires. Ils luttèrent pendant dix jours contre le mauvais temps, dans l'espoir qu'ils trouveroient enfin moyen de se diriger sur Manille; mais contrariés dans ce dessein, ils mirent le cap vers Prata, afin de chercher à pêcher quelques-uns des trésors qui y avoient été récemment perdus par le naufrage de plusieurs vaisseaux chinois. Le vent les empêcha encore d'exécuter ce projet; ils relâchèrent dans l'île de....., le

5 juin, sur la côte de la Chine, où ils achetèrent des vivres.

Ils essuyèrent dans ces parages une affreuse tempête, qui dura près de vingt-quatre heures et pensa abymer leur vaisseau. Après d'autres aventures non moins désastreuses, ils se dirigèrent vers le groupe d'îles situé entre l'île Formose et celle de Luçon, où ils arrivèrent le 3 août; elles sont désignées sous le nom d'îles *Bachi*.

Le rédacteur de ce voyage nous apprend que les villes situées dans ces différentes terres sont bâties sur des bords de précipices inaccessibles, où l'on ne peut s'introduire que par des échelles de corde placées à chaque extrémité des rues. A cette époque, les habitants ne connoissoient point l'usage du fer; ils se servoient, pour fixer la valeur des échanges commerciaux, d'une sorte de métal jaune, semblable à l'or. Ces indigènes montroient assez

d'esprit dans certaines circonstances, mais ils avoient des mœurs toutes différentes de celles que les flibustiers avoient eu jusques-là occasion d'observer parmi les peuples les plus sauvages. Ils dévoroient avec le plus grand appétit les intestins des animaux que les Anglais tuoient pour leur usage. Ils ne montroient aucune délicatesse sur le choix de leur nourriture ; mais ils étoient d'une propreté scrupuleuse sur leur personne, d'une humeur traitable, et tellement pacifiques, que jamais ils ne cherchoient à tirer vengeance des insultes des étrangers : on ne les voyoit pas davantage se quereller entr'eux.

Pendant plus d'un mois les Anglais reçurent dans ces îles l'hospitalité la plus touchante. Le 24 septembre, tandis que les flibustiers se préparoient à remettre à la voile, un coup de vent rompit les cables, emporta le vaisseau

au loin, et cinq ou six des marins les plus expérimentés restèrent à terre.

Les insulaires crurent que ces gens-là étoient éternellement séparés de leurs compagnons, que jamais le vaisseau ne pourroit venir les rejoindre; en conséquence, ils leur proposèrent de se naturaliser dans leur pays; ils leur offrirent des femmes et des portions de terres à cultiver. Cette offre fut rejetée : le vaisseau revint à la côte, et les Anglais y remontèrent, laissant à leurs hôtes, en témoignage de reconnoissance, quelques barres de fer, le seul métal qui eût quelque attrait pour ces peuples sauvages.

Fatigués par cette continuité de désastres, la majorité de l'équipage conseilloit de retourner en Europe, tandis que Teat et Read étoient d'avis de persévérer dans leur croisière et d'attendre quelque bonne capture. On fit une espèce de transaction : il fut

convenu que les matelots resteroient soumis à leur chef jusqu'au cap Comorin, dans la presqu'île de l'Inde, où chacun des hommes de l'équipage auroit le droit de prendre le parti qu'il jugeroit à propos.

Ces arrangements faits, ils renoncèrent à leurs brillantes perspectives de fortune, et ne s'attachèrent qu'à éviter les vaisseaux anglais et hollandais qui pourroient naviguer dans ces mers. En conséquence, ils abandonnèrent la route ordinaire, et vinrent en face de l'île de Saint-Jean, sur la côte de Mindanao.

Maintenant que ces aventuriers sont revenus devant cette île où ils avoient délaissé leur ancien commandant et une partie de l'équipage, nous allons, avant de reprendre notre récit, donner une description succincte de l'île et de ses habitants.

Mindanao, située par sept degrés de

latitude septentrionale, et par conséquent dans un climat chaud, jouit d'une température modérée ; les collines et les prairies sont couvertes d'une verdure éternelle, et sont d'une fertilité extrême. Il existe des mines d'or dans les montagnes; les vallées sont plantées de bosquets et d'arbres fruitiers. Une multitude de ruisseaux embellit et féconde ce paradis terrestre.

Les maisons, comme nous l'avons déjà dit, sont dressées sur des pieux, à cause des inondations périodiques. Le palais du roi est très-spacieux, mais il n'a qu'un étage, à vingt pieds du niveau de la terre. Les naturels du pays observent à la rigueur le culte de Mahomet ; ils ne manquent pas de faire les ablutions journalières que prescrit leur loi, et s'abstiennent de la chair de porc. Le pain de froment, les fruits, le riz, et les productions spontanées du sol, sont leur principale

nourriture : ils mangent de temps en temps du bœuf et de la volaille.

Ces insulaires sont d'une médiocre stature; leur peau est couleur de cuivre. Les femmes sont plus belles que les hommes, mais leur nez petit et plat a quelque chose de repoussant pour les Européens : elles sont d'un tempérament très-vif, et aiment beaucoup les hommes d'Europe. Les personnes de quelque distinction sont habillés de soie et d'une mousseline très-fine. Les gens du peuple sont vêtus d'une sorte de drap fabriqué avec l'écorce du bananier.

Leurs ouvriers en bois, en fer, et leurs orfèvres, ne sont point sans talents, eu égard à la grossièreté des outils qu'ils emploient : ils n'ont ni vrilles ni planes, ni scies; cependant, grâce à un travail opiniâtre, ils produisent des ouvrages que ne désavoueroit pas le plus habile artisan d'Europe.

Il n'y a qu'une seule mosquée à Mindanao, mais elle n'est fréquentée que les jours de fêtes solennelles. On y indique les heures du jour par le son du *gong* ou *tam-tam*, sorte de tambour métallique. Des gens payés pour cela, en frappent aux heures réglées; ils le touchent avec un bâton terminé par une boule: le son retentit au loin, et se fait entendre dans les quartiers les plus reculés de la ville.

Le sol de cette île produit des noix muscades, des cloux de girofle, des oranges, des bananiers, des noix de béthel, des *duriens*, des noix de cocos et des fruits à pain. Les patates, les ignames, les melons, le riz, et d'autres végétaux, y sont cultivés avec succès.

Dampier préfère la banane à tous les fruits connus. L'arbre qui la produit a un pied de diamètre, et dix à douze pieds de hauteur. Ce fruit forme une grappe au sommet; il a une cou-

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

leur jaune quand il est mûr : il se fond dans la bouche comme des confitures. La banane ne diffère du plantain, que parce qu'elle est moins grosse et qu'elle a une saveur moins exquise.

Les naturels du pays ont négligé la culture des muscadiers et des girofliers, afin de ne point tenter la jalousie des Européens qui se sont attribué le monopole de ces précieuses épices.

Dampier dit cependant qu'il n'est pas rare de voir dans les îles voisines des girofliers hauts de plusieurs pouces, qui croissent à l'ombre de grands arbres.

Tous les Orientaux aiment passionnément les noix de béthel. C'est le fruit d'un arbre dont les feuilles semblables à celles du chou, croissent à la hauteur de dix pieds, et au-dessus, sans tige ni branche; mais au milieu s'élèvent des pédoncules chargés de

grappes de ce fruit. La noix de béthel est plus grosse que la noix muscade, On a pu voir dans les voyages de la première série, notamment dans ceux de Cook et Wallis, quel usage en font les Asiatiques.

Le durien croît sur un arbre ressemblant aux pommiers; il est aussi gros qu'un brugnon : lorsqu'il est mûr, il s'ouvre et exhale une odeur semblable à celle de l'oignon; si on ne le mange pas frais, il acquiert un goût rance et insupportable.

Pour reprendre notre récit, nous dirons que les flibustiers étant stationnés dans la baie, reçurent la nouvelle que le capitaine Swan et ses amis résidoient encore à Mindanao; qu'ils s'étoient distingués dans les guerres entreprises par le rajah Laut.

Il paroît que Swan continua de faire un long séjour à Mindanao; il étoit trop utile aux chefs de cette île,

pour qu'on lui permît de s'en retourner en Europe : quelques-uns de sa compagnie y moururent, d'autres se rendirent dans leur pays par des chemins longs et détournés.

Un prince d'une des îles de *Meangis*, qui se trouvoit alors à Mindanao, comme prisonnier de guerre, ayant promis à Read de lui faire un présent considérable, s'il vouloit le racheter et le conduire dans sa patrie, ce commandant fut obligé en conséquence d'attendre trois jours, pendant lesquels Dampier, qui restoit toujours attaché au capitaine Swan, sonda les dispositions de ses camarades: il conçut d'abord quelqu'espoir de succès, mais son projet s'étant éventé, il lui fut impossible de le mettre à exécution. Read, en conséquence, partit sur-le-champ, afin de faire avorter ce complot, et n'emmena pas le malheureux prince indien. Le 9 novembre, ils

arrivèrent à Saint-Ubes, qui gît par trois degrés de latitude; ils y trouvèrent une plante dont les feuilles pilées et mêlées avec du saindoux, sont un remède efficace pour les ulcères.

CHAPITRE VIII.

Séjour à la Nouvelle-Hollande. Aspect affreux du pays, et misère des habitants. Relâche aux îles Nicobar. Dampier projette de s'y fixer. Plusieurs hommes de l'équipage veulent suivre son exemple. On les fait rembarquer de force. Dampier est remis à terre. Naufrage. Aventures diverses.

En faisant voile vers le sud, ils essuyèrent une tempête violente, et faillirent être submergés par une trombe. Leur but étoit d'arriver à la Nouvelle-Hol-

lande. Ils y atterirent le 4 janvier 1689; mais ils ne purent s'assurer si c'étoit une île ou un continent. Ce fut sur la côte occidentale qu'ils abordèrent : la description que nous en a transmis Dampier, diffère sous plusieurs rapports de celle du capitaine Cook, lequel en a visité la côte orientale. Notre voyageur assure que ce territoire est stérile, sablonneux, et dépourvu d'eau courante; on y trouve différentes espèces d'arbres, mais ils ne sont ni considérables, ni rassemblés en épaisses forêts. La plus grande partie sont des sandragons, d'où l'on tire une gomme précieuse. Ils n'y virent pas d'arbres fruitiers, mais un seul quadrupède de la grosseur d'un dogue (1). A peine apperçurent-ils quelques oi-

(1) Il est probable que c'étoit la kangourou, dont la description se trouve déjà dans les précédents Voyages de notre collection.

seaux terrestres ou aquatiques. Les animaux marins n'étoient pas plus abondants, si l'on en excepte la tortue et le *manati*, espèce d'amphibie.

Les habitants de la Nouvelle-Hollande sont les êtres les plus misérables de la terre ; sans habitations, sans habits, privés de toutes les commodités de la vie, ils ne diffèrent de la brute que par les formes extérieures.

Ces indigènes marchoient en compagnies de vingt ou trente hommes, femmes et enfants. Ils ne vivent que de coquillages et autres productions marines : ils n'ont point d'instruments pour la pêche, ils se contentent de construire des digues ou des batardeaux dans les petites baies de la côte ; lorsque la marée fait retirer les eaux, le poisson reste à sec : aussi attendent-ils avec la plus grande attention le flux et reflux, sur lequel ils comptent

pour leur subsistance. Leur terre ne produit ni herbes, ni racines, ni fruits, ni aucune espèce de graines.

Lorsqu'ils virent paroître les Anglais, ils essayèrent de s'opposer au débarquement, en les menaçant de leurs armes de bois; mais un coup de fusil tiré en l'air suffit pour les mettre en fuite.

Bientôt l'équipage parvint à les rassurer et à se concilier leur bienveillance, en leur distribuant de la viande qu'ils dévorèrent avec avidité. Mais ces sauvages, vivant dans la plus profonde apathie, ne regardèrent aucunement les vaisseaux, et ne témoignèrent pas à beaucoup près la surprise qu'auroit dû exciter en eux cette nouveauté.

Dampier chercha à persuader à ses compagnons de faire voile vers quelques comptoirs de commerce anglais, dans les Indes; mais Read,

jaloux de conserver d'une manière absolue le triste et déplorable pouvoir dont il étoit revêtu, menaça notre héros de l'abandonner sur la côte s'il osoit reproduire un pareil projet.

Cette terre n'offrant aucun attrait à la cupidité, ni même des moyens de subsistance, nos aventuriers la quittèrent le 12 mars, et firent voile pour l'île des *Cocos* : le vent ayant contrarié leur dessein, ils relâchèrent aux îles qui gissent à l'ouest de Sumatra ; ils y prirent quelques rafraîchissements, et arrivèrent à *Triste* le 17 avril.

Tandis qu'ils croisoient dans ces parages, ils prirent un *pross* ou navire indien *d'Achem*, chargé de noix et d'huile de cocos ; ils conservèrent comme prisonniers les quatre hommes qui se trouvoient à bord. Ils touchèrent ensuite à l'île de Nicobar, dont les habitants ayant su conserver

leur indépendance, trafiquoient indistinctement avec toutes les nations. L'ambre gris et les fruits du pays étoient le principal objet de leur commerce ; mais ils ont l'habitude d'altérer l'ambre gris, afin d'augmenter leur profit.

Dampier, depuis long-temps dégoûté du commerce des flibustiers, imagina d'exécuter dans cette île le plan qu'il avoit depuis long-temps médité, de se séparer de ses associés ; et il est certain qu'un homme doué de quelques sentiments, possédant quelques principes, devoit éprouver une répugnance invincible pour des mœurs aussi brutales et des habitudes aussi odieuses que celles de ces pirates. Ils avoient mis le sceau à leurs bassesses, en abandonnant leur commandant, auquel ils étoient cependant attachés par ces règles inviolables de devoir et de soumission qui lient

même les scélérats entr'eux. Swan pouvoit avoir commis de graves imprudences en souffrant que ses subordonnés conspirassent impunément contre lui, il pouvoit ne point posséder toutes les qualités nécessaires pour former un bon officier; mais enfin, il étoit le chef de son équipage, et ses matelots ne pouvoient se soustraire, sous aucun prétexte, à l'autorité d'un homme qui s'étoit associé à leur sort plutôt par une malheureuse fatalité que par une véritable dépravation de son cœur.

Dampier sachant qu'il étoit loin d'être agréable à Read, dont il se permettoit souvent de critiquer les opérations et la conduite, le pria de le laisser dans cette île aussitôt que le vaisseau seroit prêt à partir. Read y consentit plutôt par aversion contre Dampier, que dans le desir de l'obliger. Notre aventurier ayant ras-

semblé à la hâte sa petite pacotille, se fit conduire à terre dans une chaloupe.

Outre le desir sincère qu'éprouvoit Dampier de quitter cette mauvaise compagnie, il étoit encore dirigé par des motifs d'intérêt personnel. Voyant combien l'ambre gris étoit abondant à Nicobar, il pensa que s'il parvenoit à se lier avec les naturels, en adoptant momentanément leur manière de vivre, il pourroit faire un grand commerce de cette précieuse substance, et se créer une immense fortune. Déjà il étoit débarqué au fond d'une petite crique, déjà il se flattoit d'être séparé de ses odieux compagnons ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit Read arriver avec des hommes armés pour le ramener de force à bord.

Dampier, obligé de céder à la nécessité, rentra dans le vaisseau et y

trouva tout dans le plus grand désordre ; plusieurs matelots demandoient vivement d'être conduits à terre : du nombre de ceux-ci étoit le chirurgien du vaisseau. Il s'élança, le fusil à la main, dans la chaloupe, et déclara qu'il tueroit le premier qui oseroit s'opposer à sa fuite. Les pirates connoissoient trop bien le prix de la possession d'un pareil homme, pour lui permettre de les quitter ; un matelot plus intrépide que les autres, se jeta sur le chirurgien, le désarma au péril de sa vie, et le força de remonter dans le bâtiment.

Le tumulte étant appaisé, Read permit de nouveau à Dampier et à deux de ses compagnons de se rendre à terre. Il accorda la même grâce aux quatre Indiens qu'on avoit pris sur le pross. Ces cinq personnes s'étant associées au même sort, résolurent de se rendre à l'île de Sumatra,

qui étoit à vingt lieues de distance; en conséquence, ils achetèrent des naturels du pays, un petit canot, pour le paiement duquel ils donnèrent une hache; leurs anciens compagnons leur permirent d'emporter du vaisseau des provisions suffisantes: ils s'embarquèrent pour cette entreprise dangereuse le 10 mai 1689.

A peine étoient-ils en pleine mer, que leur frêle embarcation chavira: comme ils étoient heureusement à peu de distance de la terre, ils se sauvèrent à la nage; ils sauvèrent aussi leurs armes à feu et les caisses dans lesquelles étoient les vivres et la poudre à canon: heureusement le ballot qui contenoit ces munitions étoit hermétiquement fermé, elles ne furent point mouillées, mais les livres et les papiers éprouvèrent des avaries considérables.

Tandis que les Anglais s'occupoient

à recueillir et à faire sécher les objets qu'ils avoient préservés du naufrage, les Indiens ne mettoient pas moins d'activité à donner à leur canot une forme telle, qu'il fût désormais à l'abri d'un pareil accident : ils y placèrent un mât et une voile ; et pour l'empêcher de chavirer, ils y adaptèrent des balanciers, c'est-à-dire des poutres ou solives placées en travers du bâtiment, faisant de chaque côté une saillie de cinq à six pieds, et garnies de planches. Tant que ces balanciers ne sont point dérangés par quelque accident, le canot ne sauroit faire capot.

Quand tout cela fut terminé, il fut question de se munir de nouvelles provisions de bouche. Grâce à l'esprit conciliant de Dampier et aux démarches qu'il fit auprès des indigènes, cette difficulté fut promptement levée.

Dampier a observé, à ce sujet, qu'il n'y avoit pas sur la terre de peuple tellement barbare qu'il redoutât d'aborder seul un certain nombre d'individus, sans armes et face à face, si auparavant ce peuple n'avoit pas été provoqué par quelques violences. Il est toujours, ajoute-t-il, au pouvoir d'un Européen de captiver la confiance des êtres les plus sauvages par quelques petites attentions, par ces formes étudiées que l'habitude lui a rendues familières. Il suffit d'allumer devant un Indien du feu avec un briquet, pour que ce procédé, merveilleux pour lui, vous attire sa bienveillance; il n'y a de danger que dans le premier moment. Si dès le premier abord les sauvages ne maltraitent point l'Européen, le plus féroce d'entr'eux devient doux, et se prête à tout ce que l'on desire de lui, pour peu qu'on y emploie d'adresse.

Nous souscrirons volontiers à l'assertion de Dampier, si on ne la prend que d'une manière générale ; mais comme il n'y a pas de règle sans exception, nous sommes aussi forcés de convenir qu'il y a des nations d'un naturel si féroce, qu'on ne sauroit en venir à bout ni par douceur ni par violence ; ajoutez à cela que quelques-uns de ces peuples incivilisés regardent comme une vexation et une usurpation de leurs droits, le débarquement d'un étranger dans leur pays. Ces diverses nations ont des sentiments tout opposés sur la conduite que l'on doit tenir envers les étrangers qui par quelque motif que ce soit viennent les visiter. Chez les unes, les lois de l'hospitalité sont observées avec un scrupule religieux ; chez d'autres, tout étranger est réputé ennemi.

Lorsque les trois Anglais et les quatre Indiens se furent de nouveau

confiés aux caprices de l'élément perfide, ils eurent dans le premier moment un vent et un temps favorables; ils firent route alternativement à la voile et à la rame. Cependant après deux jours d'efforts et de fatigue, ils n'étoient encore qu'à environ quatre lieues de Nicobar; un courant les avoit éloignés de leur direction. Le troisième jour ils ne se trouvèrent guère plus avancés que la veille.

Après avoir ainsi perdu tout l'avantage du beau temps qui avoit favorisé le commencement de leur voyage, le quatrième jour ils se virent menacés d'essuyer une violente tempête. Le vent souffla avec force, le ciel s'obscurcit, un cercle nébuleux se forma autour du soleil. Tels étoient les effrayans symptômes auxquels les marins ne se trompent pas. Nos aventuriers tinrent entr'eux conseil sur ce qu'ils avoient de mieux à faire. Il fut

convenu qu'on replieroit les voiles et qu'on s'abandonneroit aux caprices du vent. Ces préparatifs étant faits, ils attendirent avec une vive inquiétude les progrès de la tempête.

Bientôt leurs terreurs se réalisèrent: le vent augmenta par degrés ; les vagues de la mer s'élevèrent comme des montagnes, et battant sans cesse le canot, elles ménaçoient de le plonger dans l'abyme. Dans cette circonstance, les balanciers dont nous avons parlé, rendirent le plus grand service ; les flots se brisoient sur les planches et s'y divisoient de telle manière, qu'au lieu d'accabler le canot de tout leur poids, ils y tomboient comme une espèce de pluie ; l'eau qui entroit dans le canot étoit sans relâche épuisée par les Indiens.

Dampier et son ami Hall, l'un et l'autre marins très-habiles, étoient attentifs à surveiller tout ce qui pou-

voit diminuer le danger et contribuer au salut commun. Mais lorsque nous considérons la situation de ces aventuriers, assaillis par une tempête, dans un canot d'une construction si fragile, l'imagination ne sauroit nous peindre de périls plus éminents : si les balanciers venoient à se rompre, l'instant d'après le canot n'existoit plus.

Quelqu'affreuse que fût cette journée, la nuit qui lui succéda en augmenta encore les horreurs. L'obscurité exerce sur nos esprits des sensations physiques de telle nature qu'elles y impriment une plus forte idée du danger. Dampier, malgré tout son courage, paroît avoir été accablé par le spectacle qu'il avoit sous les yeux ; jamais aucun des périls auxquels il s'étoit exposé ne l'avoit affecté aussi vivement. Mais écoutons-le rendre compte des impressions qu'il éprouva alors.

« Le firmament, dit-il, étoit d'un noir lugubre, des nuages épais obscurcissoient l'horison de toutes parts, le vent mugissoit, la mer écumoit autour de notre frêle esquif; la nuit la plus ténébreuse se préparoit; il n'y avoit point de terre où nous pussions nous réfugier, et notre canot étoit sans cesse au moment d'être submergé par les flots: ce qui augmentoit encore l'horreur de notre situation, c'étoit la réflexion qu'aucun de nous n'étoit préparé à passer avec sécurité dans une autre vie.... Déjà je m'étois vu en proie à d'affreux dangers; mais tous comparés avec ma position actuelle, ils n'étoient en quelque sorte qu'un jeu. Oui, je l'avoue, rien n'égaloit le trouble de mon ame. D'autres désastres plus affreux encore se présentoient à mes yeux sous les formes les plus hideuses. Jadis un combat n'avoit rien d'effrayant pour moi;

la vue du sang répandu irritoit mon courage; le besoin de défendre mon existence personnelle, l'espoir de recueillir le fruit de la victoire absorboient toutes mes pensées; mais dans ces dernières conjonctures, je n'entrevoyois qu'un foible espoir d'échapper au sort qui nous menaçoit; mon intrépidité, qui jusqu'alors ne s'étoit point démentie, m'abandonna tout-à-fait : je jetois avec horreur un regard en arrière sur mon existence passée, je détestois des actions, des liaisons qu'à la vérité je n'avois jamais approuvées au fond du cœur, mais dont le souvenir me faisoit enfin frissonner. Depuis long-temps j'avois entendu la voix des remords.... mais jamais leur cri n'avoit été aussi énergique.

» Dans cette disposition d'esprit, nous nous abandonnâmes à la Providence divine, en travaillant toutefois

avec ardeur à nous sauver : M. Hall et moi nous tenions le timon chacun à notre tour, tandis que nos camarades d'infortune puisoient l'eau. Vers dix heures du soir, nous entendîmes résonner la foudre : des éclairs déchirèrent le sein des nues ; la pluie tomba par torrents ; mais cette averse nous fut très-agréable, elle rafraîchit nos corps épuisés par la fatigue. Le vent redoubla d'abord de violence ; mais au bout d'une demi-heure il s'appaisa un peu, la mer perdit de sa furie.

» En examinant notre boussole à l'aide d'une mèche allumée, je reconnus que nous nous étions très-peu écartés de notre route ; je m'attachai dès-lors à diriger notre bâtiment vers le lieu de notre destination première. A deux heures du matin, nous essuyâmes d'autres coups de vents, et un nouvel orage, qui nous mit encore une fois à

deux doigts de la mort : nous étions alors tout trempés par la pluie, et jamais des marins abandonnés sur un rivage étranger ne desirèrent plus ardemment que nous le retour de la lumière. Enfin, le jour commença à paroître, mais le ciel étoit tellement couvert de nuages, que les premiers rayons du soleil ne les perçoient qu'avec peine.

» Tandis que nous poursuivions notre navigation, un de nos Indiens nous fit voir une terre qui étoit l'île de Poulohé. Un aspect aussi inespéré fut pour nos amis un baume salutaire. Cette terre n'étoit malheureusement point dans la direction du vent; cependant nous fîmes force de rames pour y arriver ; le lendemain nous entrâmes dans la baie de Jonca, île de Sumatra. Après être débarqués à terre, nous tombâmes tous malades de la fièvre : la plupart de mes camarades en moururent ; et moi, qui leur sur-

vécus, je demeurai un an entier avant de recouvrer entièrement la santé. »

Dampier ajoute qu'ils furent très-bien reçus par les naturels dú pays; les quatre Indiens qui leur servoient de truchements déclarèrent qu'eux et les trois Anglais eux-mêmes étoient des prisonniers que des pirates avoient saisis et abandonnés ensuite dans une île de la mer des Indes. Cette dernière circonstance, dont la vérité étoit indubitable, donna de la vraisemblance au reste du récit.

Les indigènes abordèrent Dampier et Hall, pour les inviter à fixer leur séjour parmi eux, afin qu'ils les perfectionnassent dans la navigation et dans la construction des maisons. Mais cette île n'étoit pas, comme on le pense bien, le terme desiré de leurs voyages: comme il y avoit à Achem une factorerie anglaise, ils demandèrent à y

être conduits, et y arrivèrent en effet après trois jours de trajet.

Les Indiens qui avoient accompagné Dampier, étoient de cette même ville, et comme ils se trouvoient rendus à leur famille et à leur patrie, on peut concevoir combien étoit grande leur satisfaction.

CHAPITRE IX.

Notice sur le gouvernement d'Achem. Dampier embrasse une nouvelle carrière. Histoire du prince Yéoly. *Crédulité des gens du peuple de Londres à l'égard de ce prince. Second voyage à la Nouvelle-Hollande.*

Dès que sa santé put le permettre, Dampier se disposa à faire voile pour Nicobar avec un certain capitaine Bowry, qu'il avoit eu précédemment

occasion de connoître. Ils s'embarquèrent en effet, mais une tempête les força de rentrer dans le port.

Dampier dit que le royaume d'Achem est le mieux peuplé de tous les petits états que renferme l'île de Sumatra ; de son temps, la capitale renfermoit huit mille maisons. Les habitants sont d'extraction malaise, et professent le culte mahométan. Le sceptre et le gouvernement étoient alors entre les mains d'une femme. Depuis plusieurs années cela se pratiquoit ainsi. Dampier dit que la reine doit être du sang royal et non mariée. Elle reste presque toujours renfermée dans son palais : les affaires du gouvernement sont dirigées par douze orankays ou seigneurs du pays.

Au lieu d'aller à Nicobar, Dampier ayant changé d'avis, fit deux voyages successifs à Tonquin et à la presqu'île de Malacca. Les détails de ces expé-

ditions ne sont pas assez intéressants pour que nous en fassions part à nos lecteurs.

Dans ce dernier voyage, le vaisseau de Dampier relâcha à l'île hollandaise de *Poulo-Dinding*, près de la terre-ferme : elle est presque exclusivement habitée par des Hollandais, qui y ont élevé un fort pour leur défense, et y entretiennent une garnison de trente hommes.

Pendant son séjour au fort Saint-Georges, il arriva de Mindanao un vaisseau chargé de clous de girofle, à bord duquel étoit un M. Moody, en qualité de subrécargue.

Nous avons dit plus haut qu'un prince indien avoit sollicité le capitaine Read de le ramener dans son pays ; ce prince étoit fils du rajah de l'île de Meangis, et se nommoit *Yéoly*. Ce malheureux et sa mère ayant été emportés loin de la terre par le gros

temps, en passant d'une île à l'autre, avoient été pris en pleine mer par des pêcheurs de Mindanao, lesquels les avoient réduits en esclavage. Moody ayant relâché dans cette île, examina avec curiosité le tatouage, c'est-à-dire les déchiquetures dont le corps de cet infortuné étoit entièrement couvert; il s'imagina qu'il gagneroit beaucoup d'argent s'il le conduisoit en Angleterre, et en conséquence il en fit l'acquisition. Il arriva sur ces entrefaites, que le gouverneur du fort St.-Georges ayant offert à M. Moody la place de commandant d'Indrapore, celui-ci engagea Dampier à l'accompagner en qualité d'officier d'artillerie. Pour le rendre encore plus propice à ses desirs, il lui promit d'équiper un vaisseau dont Dampier auroit le commandement, dans lequel il transporteroit le prince et la princesse à Meangis, avec plein pouvoir d'établir un com-

merce avec les naturels de cette île. Cette offre et les avantages qu'elle promettoit, étoient trop brillants pour que Dampier les refusât. Il se détermina en conséquence à s'embarquer pour le nouvel établissement.

Ils eurent un très-beau temps jusqu'à ce qu'étant arrivés sur la côte occidentale de Sumatra, il s'éleva un orage qui les força de relâcher dans le port de Bencouli. Ils y furent très-bien reçus : Dampier, qui étoit d'un caractère très-inconstant, accepta la place de commandant de l'artillerie du fort. Moody, avec qui il s'étoit associé, commençoit à craindre que leur projet de rétablir le prince de Meangis dans ses possessions ne fût pas très-praticable; il fut convenu que les deux esclaves resteroient à la garde de Dampier, qui réserveroit à Moody la moitié du prix qu'il pourroit en tirer d'une manière ou d'autre, et ce

dernier se mit en route pour son gouvernement d'Indrapore.

Pendant quelque temps, Dampier s'acquitta avec zèle de ses fonctions nouvelles ; mais bientôt dégoûté de cette vie sédentaire et paisible, il demanda et obtint sa démission. Dampier n'attendit plus pour repasser en Europe, que l'arrivée d'un vaisseau.

Sur ces entrefaites, arriva le navire *la Défense*, capitaine Heath, qui se rendoit en Angleterre. Il paroît que ce vaisseau avoit touché à Indrapore, et qu'un nommé Goddard, chef de l'équipage, avoit acquis de Moody ses droits à la propriété des deux esclaves. Il fut décidé qu'on embarqueroit le malheureux prince *Yéoly* pour l'Europe. Il venoit de guérir d'une maladie contagieuse qui avoit coûté la vie à sa mère : l'infortuné Indien témoigna une affliction si vive de cette

perte, que l'on crut pendant long-temps qu'il n'y survivroit pas. On lui permit cependant d'ouvrir une fosse pour enterrer le corps de sa mère : le cadavre fut enveloppé dans une pièce de mousseline neuve. Le fils, inconsolable, donna à ces obsèques, autant qu'il étoit en son pouvoir, toute la pompe convenable au rang de celle qui en étoit l'objet.

Il ne manquoit plus à Dampier, pour s'embarquer, que la permission du gouverneur de Bencouli. Cette permission lui fut refusée; mais Dampier ne se déconcerta pas, il s'embarqua furtivement pendant la nuit, et partit enfin pour l'Europe le 25 janvier 1691. Cette traversée fut très-longue et très-pénible ; l'équipage manqua de vivres, et n'atteignit qu'avec peine le cap de Bonne-Espérance. Mais de ce cap jusqu'en Angleterre, le trajet fut on ne peut plus heureux.

Le vaisseau arriva aux Dunes le 16 septembre de la même année.

C'est ainsi qu'après un espace de plusieurs années, après s'être vu exposé à toutes les vicissitudes du sort, Dampier revint enfin sain et sauf dans son pays natal. Quant au prince de Meangis, il n'eut pas le bonheur de revoir sa patrie. Dans le cours de la traversée, Dampier en avoit fait l'acquisition toute entière; mais s'étant trouvé avoir besoin d'argent peu de temps après son arrivée en Europe, il le vendit à des gens qui traînèrent cet infortuné dans tout le royaume, et le firent voir pour de l'argent.

Ceux qui montroient cette curiosité en rehaussoient la valeur par une multitude d'histoires ridicules, qu'ils forgeoient avec d'autant plus de sécurité, qu'il n'étoit pas au pouvoir du prince de leur donner le démenti : entr'autres contes, ils prétendoient que le tatouage

dont il étoit orné, étoit un procédé qu'employoient les gens de son pays pour se préserver de la piqûre des animaux venimeux. On alloit plus loin, et l'on avoit la hardiesse d'assurer que la seule présence du prince avoit la vertu de mettre en fuite les reptiles venimeux. Tandis qu'on le montroit à Londres, on exposoit à la porte sa figure dans un tableau, avec quantité de serpents qui sembloient le fuir.

Pour augmenter l'empressement du peuple à le voir, ceux qui faisoient cette spéculation immorale, publièrent une relation qui fut traduite dans plusieurs langues, et qui contenoit non seulement les aventures du prince Yéoly, mais encore celles de sa sœur, que l'on dépeignoit comme la plus belle personne du monde : on disoit qu'étant tombée avec lui dans l'esclavage, elle avoit inspiré une passion

violente au sultan de Mindanao, et qu'elle étoit devenue sa favorite.

Dampier n'entreprit point alors de détromper le public, parce que son marché l'obligeoit de fermer les yeux sur cette imposture; mais en publiant ses voyages, il a cru devoir donner à l'Europe abusée une description plus conforme à la vérité.

Le prince Yéoly ainsi dégradé, et dans la position la plus avilissante pour l'espèce humaine, tomba malade de la petite-vérole dans la ville d'Oxford, et il en mourut. Cet infortuné est au nombre des mille et mille exemples que l'on peut citer de l'instabilité des choses humaines, et du peu de solidité des distinctions extérieures.

Dampier, qui jusqu'alors avoit vécu dans l'obscurité et dans une décourageante subordination, devint si célèbre par ses voyages et ses aventures, qu'il fut par la suite promu au grade

honorable de capitaine de vaisseau, et que le roi le chargea de la mission expresse de faire de nouvelles découvertes. Mais quelqu'activité que Dampier ait déployée dans cette nouvelle carrière, nous sommes obligés de dire qu'il ne paroît pas y avoir obtenu de grands succès.

Dampier mit à la voile le 14 janvier 1698, sur le vaisseau *le Roebuck*, de douze canons, et monté de cinquante hommes, afin de faire des découvertes dans l'océan Pacifique. Il arriva à bon port dans les parages de la Nouvelle-Hollande, mais il n'y observa rien qui mérite d'être cité. Tandis que Dampier faisoit de l'eau sur cette côte, et qu'il faisoit creuser un puits pour cet objet, il fut attaqué par une troupe de sauvages qui le menacèrent de leurs lances. On fut obligé de repousser la force par la force. Le premier coup de canon que l'on tira

par-dessus la tête des habitants, les arrêta un instant, mais ne remplit pas l'objet qu'on s'en étoit promis. On fut obligé de tirer à boulet : un des sauvages fut tué, et les autres prirent la fuite.

Parmi les indigènes qui avoient pris part à cet engagement, il y en avoit un qui paroissoit leur chef; il n'étoit ni aussi grand ni aussi bien fait que les autres, mais il montroit beaucoup d'activité et de courage : il avoit un cercle blanc peint autour de ses yeux, et une ligne perpendiculaire tirée sur son nez, depuis le front jusqu'aux narines. Ce bizarre ornement sembloit être une distinction, mais il étoit plutôt destiné à le rendre redoutable à ses ennemis, qu'agréable à ses amis. En effet, ces raies blanches sur un visage noir produisent un singulier contraste.

Dampier assure que cette seconde visite à la Nouvelle-Hollande l'a

confirmé dans l'opinion que ses habitants sont les êtres les plus dégoûtants de la terre. Le capitaine Cook en a donné au contraire une opinion toute différente. Peu de personnes voient les objets sous le même rapport : ce que l'un considère comme une beauté, l'autre le trouve repoussant et difforme; mais la perfection morale est la même dans tous les climats habités par l'homme.

On ne peut expliquer la division d'opinions qui existe entre ces deux navigateurs célèbres, qu'en observant que l'un a visité la côte orientale, et l'autre la côte occidentale de ce continent. Il est possible qu'à une aussi grande distance il y ait une différence prodigieuse dans la manière de vivre des naturels.

En septembre 1699, Dampier quitta cette terre inhospitalière où il lui fut impossible de trouver ni de l'eau

douce, ni aucun port où il pût radouber son vaisseau. Il arriva à Timor le 15 du même mois, et fut on ne peut mieux accueilli par les factoreries hollandaise et portugaise. Delà il aborda sur les côtes de la Nouvelle Guinée. Comme cette terre est divisée en deux parties, il donna le nom de Nouvelle-Bretagne à la côte orientale. Il alla ensuite prendre des rafraîchissements à Batavia, et repassa en Europe par le cap de Bonne-Espérance, l'île Sainte-Hélène, et celle de l'Ascension. Dans le voisinage de cette dernière île, son vaisseau se trouva hors de service, et fut sur le point d'être submergé. Son équipage et lui eurent toutes les peines du monde à se réfugier dans l'île de l'Ascension avec tous leurs vivres. Ils abandonnèrent leur bâtiment, et s'embarquèrent sur un vaisseau de la Compagnie des Indes.

Il sembleroit que tant de désastres auroient dû détourner Dampier de tenter la fortune sur un élément aussi dangereux; mais il n'abandonna point pour cela une carrière dont, à ses yeux, les charmes surpassoient les inconvénients. Nous voyons qu'en 1703 il partit, de concert avec le capitaine Pulling, pour une expédition dans la mer du Sud. Dampier commandoit le vaisseau *le Prince Georges*, Pulling, le vaisseau *la Renommée*. Ils avoient une commission de George prince de Danemarck, alors nommé grand-amiral, et des lettres de marque pour croiser contre les Français et les Espagnols. Ils étoient de plus pourvus de vivres pour six mois.

Quoique ces aventuriers eussent une commission du gouvernement, ils n'avoient cependant pas d'autre caractère que celui d'armateurs approuvés. Des symptômes de mécontente-

ment et de division, si communs parmi les corsaires, même ceux qui s'engagent dans des expéditions légitimes, se manifestèrent entre les commandants et leurs équipages. A peine étoient-ils sortis des dunes, que les deux vaisseaux se séparèrent. Dampier étant demeuré seul, s'arrêta quelque temps sur les côtes d'Irlande, où il fut rejoint par *les Cinq-Ports*, navire de seize canons, monté par soixante hommes, et commandé par le capitaine Pockering.

CHAPITRE X.

Départ de Dampier pour une nouvelle expédition. Mauvais succès. Retour en Europe. Détails sur ce que sont devenus les principaux flibustiers.

DAMPIER partit de Kinsale en Irlande, rempli de l'espoir de réussir dans son projet favori, celui sur lequel il avoit toujours fondé ses espérances de fortune, savoir, de surprendre les galions espagnols de Buenos-Ayres. Il étoit résolu, s'il ne pouvoit les rejoindre, de passer par le détroit de Magellan, de croiser sur les côtes du Pérou, et d'attaquer les vaisseaux qui transportent des lingots d'or à Lima; enfin, s'il échouoit dans l'une et l'autre de ces entreprises, sa dernière ressource étoit

d'attaquer le navire de Manille qui vient tous les ans à Acapulco.

Dampier et sa conserve étant arrivés à Madère, on leur apprit que depuis long-temps les galions étoient partis de Buenos-Ayres, et se trouvoient alors à Ténériffe. Ainsi la première partie de son expédition étoit absolument manquée. Comme il n'y avoit pas de temps à perdre, il se mit de suite en route pour l'île de Legrand, sur la côte du Brésil, où le capitaine Pickering mourut. Le lieutenant Stradling le remplaça.

Ils doublèrent le cap Horn le 20 janvier 1704, et bientôt après les deux vaisseaux éprouvèrent une furieuse tempête. Dampier, obligé de changer de route, fit voile pour l'île de Juan Fernandez; il y jeta l'ancre, et eut le bonheur d'y rencontrer l'autre vaisseau dont la tempête l'avoit séparé. Dès qu'ils eurent arboré leurs pavil-

lons, ils découvrirent en pleine mer un vaisseau ennemi auquel ils s'empressèrent de donner la chasse. Dampier le combattit pendant sept heures de suite sans succès: sa conserve ne prit aucune part à l'engagement. En retournant à l'île de Juan Fernandez, ils manquèrent à leur tour d'être pris par un vaisseau de guerre; ils s'estimèrent heureux d'en être quittes pour la perte de leurs ancres, de leurs cables et de cinq de leurs matelots.

Ils ne réussirent pas mieux à attaquer les vaisseaux de Lima; ils étoient partis depuis long-temps. Contrariés dans ces deux parties essentielles de leur plan, ils se déterminèrent à attaquer la ville de Santa-Maria, dans le golfe du Pérou. Les Espagnols, instruits de leur projet, les laissèrent débarquer sans difficulté; mais ils les firent tomber dans une embus-

cade, ils en tuèrent une partie et mirent le reste en fuite.

Découragés par cette continuité d'infortunes, les deux commandants étoient déjà prêts à se séparer, lorsque voyant à leur portée un gros vaisseau chargé de farine, de sucre, d'eau-de-vie, de vin et d'autres denrées, ils l'attaquèrent et le prirent sans coup férir.

Ce succès obtenu, les deux capitaines se quittèrent; bientôt après Dampier fut rencontré par un vaisseau de guerre espagnol auquel il paroissoit difficile d'échapper; il n'y eut cependant qu'une légère escarmouche à laquelle la nuit ne tarda pas à mettre fin.

Le démon de la discorde agita ses brandons parmi les hommes de l'équipage. Clippington, premier lieutenant, s'étant emparé de l'allége, abandonna le vaisseau, emportant

toutes les munitions navales, tous les vivres et vingt-un matelots. Dampier se voyoit menacé d'une désertion totale; mais heureusement l'espoir de s'emparer des vaisseaux de Manille retint les autres hommes : Clippington lui-même eut la générosité de rendre une partie des provisions dont il s'étoit saisi.

Sur ces entrefaites, Dampier ayant pris une petite barque espagnole, chargée de bananes, en fit un nouvel allége, qu'il nomma *le Dragon*. L'ancien commandant de la barque étoit un Espagnol, qui avoit été élevé en Angleterre; on parvint aisément à l'enrôler. Bientôt on rencontra le vaisseau de Manille. On lui tira plusieurs bordées avant que les canonniers eussent le temps de répondre, tant la confusion étoit à son bord. Martin étoit d'avis de profiter du désordre pour s'approcher du vaisseau,

et le prendre à l'abordage ; mais le défaut de discipline fit avorter l'entreprise. Tandis que l'on discutoit sur la question de savoir si l'on suivroit ou non l'avis de Martin, les Espagnols eurent le temps de revenir de leur frayeur, et de mettre leur artillerie en état. Leurs canons étant d'un calibre plus fort que celui des Anglais, causa de grands ravages sur leur bâtiment, et le fit presque couler à fond. Le bâtiment corsaire fut trop heureux de se sauver.

Dampier continua de croiser sur les côtes du Mexique, mais sans faire aucune prise importante, et se voyant sans cesse obligé de dissiper le mécontentement de ses gens, qui demandoient instamment à retourner en Europe.

Vers ce temps, une partie des dissidents, à la tête desquels étoit le nommé Funnel, commandant de

la prise espagnole, forma le complot de retourner en Angleterre par les Grandes-Indes. L'agent du propriétaire de la prise approuva grandement ce projet; il mit de côté les provisions nécessaires : Funnel se sépara de son capitaine, avec trente-trois hommes de l'équipage, et en laissa vingt-sept attachés à Dampier. Il paroît que sans autres traverses celui-ci arriva en Angleterre.

Après différents revers de fortune, inutiles à rapporter, le vaisseau de Funnel fut pris par les Hollandais : les effets qui se trouvoient à bord furent confisqués; on mit l'équipage en prison, et on le laissa presque mourir de faim. Le commandant lui-même ne reçut qu'une foible indemnité pour le tort qu'on lui avoit fait souffrir. Il obtint enfin de repasser en Europe avec deux ou trois de ses gens.

Le lecteur sera peut-être curieux de savoir ce que devinrent Read et Teat, après leur séparation de Dampier, et ce qui arriva à Swan, qu'ils avoient abandonné.

Il paroît qu'après avoir quitté Nicobar, les deux chefs d'insurgés firent voile pour l'île de Ceylan, où l'esprit de fermentation qui se manifestoit dans l'équipage donna lieu à de nouveaux projets. Read fut abandonné à son tour par plus de la moitié de ses gens. Ces révoltés se divisèrent en plusieurs partis. Un détachement débarqua sur le continent de l'Inde, et se mit au service du Grand-Mogol, charmé d'avoir des Européens dans ses armées; mais ces hommes, qui ne pouvoient supporter aucune espèce de subordination, abandonnèrent bientôt le camp du Grand-Mogol, et se répandant dans la campagne, ils y commirent d'affreux brigandages.

Read, demeuré avec le parti qui lui étoit resté fidèle, se dirigea vers la mer Rouge. Dans les parages de Ceylan il prit un riche vaisseau portugais, et en pilla tous les trésors. Il continua encore quelque temps le cours de ses pirateries; mais voyant enfin que le succès ne répondoit pas à son attente, il abandonna tout-à-fait le parti des flibustiers, et accompagné d'une douzaine de ses amis, il alla s'établir à New-Yorck, dans l'Amérique septentrionale.

Teat, qui l'avoit remplacé dans le commandement, fit naufrage, et périt dans la baie de Saint-Augustin de Madagascar.

A l'égard de Swan, dont Dampier n'apprit que long-temps après la fin malheureuse, il se flatta long-temps de l'espoir que tôt ou tard il viendroit à Mindanao un vaisseau de sa nation. Cette chimère l'empêcha d'imiter plu-

sieurs de ses compagnons, qui prirent le parti de passer à Ternate, sur des barques hollandaises, et de Ternate à Batavia. Il en vit mourir plusieurs autres près de lui.

Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un canot, pour se rendre à bord d'un vaisseau hollandais qui se trouvoit en rade, et dont il étoit résolu de profiter pour retourner en Europe, quelques insulaires renversèrent son canot, et le tuèrent dans l'eau. On a cru que cette perfidie étoit l'effet ou de l'avarice du rajah, qui s'empara aussitôt de son or, ou de la vengeance des naturels, contre qui Swan ne cessoit de s'emporter, assurant qu'il étoit victime de leur trahison.

Tel fut le sort des pirates dont nous avons entretenu nos lecteurs. Que l'amour du gain entraîne les hommes dans des actions infâmes, il n'y a rien là d'étonnant, rien

malheureusement qui ne soit d'accord avec la fragilité humaine; mais, que des hommes s'exposent sans relâche à tant de fatigues et de dangers, sans y trouver aucun dédommagement suffisant; qu'ils persévèrent toujours dans des entreprises aussi criminelles, qui ne leur sont pas utiles, il y a de quoi étonner les hommes les plus sages, et de quoi confondre les moralistes.

Dampier céda, comme les autres, à la tentation; mais quoiqu'il ait, trop souvent sans doute, composé avec sa conscience, il ne paroissoit pas étranger aux principes du devoir et de l'honneur. Doué d'une vivacité qui alloit jusqu'à l'étourderie, il n'avoit pas oublié les droits sacrés de l'humanité. L'amour de la nouveauté, l'insatiable desir de s'instruire, étoient sa passion dominante. Il eut une foule d'occasions de la satisfaire, mais il

paroît avoir échoué dans tous ses projets d'indépendance. En un mot, Dampier semble plutôt avoir été un habile navigateur qu'un homme de talent. On ne sait pas précisément quel a été son sort dans les dernières années de sa vie ; on voit seulement qu'il est fait mention de lui dans l'expédition du capitaine Woodes Rogers, qui eut lieu en 1708. Il est probable qu'il mourut paisiblement en Angleterre, après s'être retiré du service maritime.

Fin des Voyages de Dampier, et du Tome VII de la 4° Année.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

VOYAGE à la Guyane, et Aventures de Walter Raleigh.

CHAP. I. *Caractère et esprit entreprenant de Raleigh. Projet d'une colonie dans la Guyane. Départ des vaisseaux. Arrivée à l'île de la Trinité. Victoire sur les Espagnols. Tentatives diverses pour pénétrer dans la Guyane. Ville*

fabuleuse de Manoa, *et prétendu pays d'*El Dorado. Page 1

CHAP. II. *Les Anglais remontent l'Orénoque. Obstacles qu'ils éprouvent. Entrevue avec une peuplade de naturels. Débordements du fleuve et des rivières qui s'y jettent. Détails sur la migration d'une nombreuse colonie de Péruviens. Arrivée à la rivière de Caroli. Liaisons de Raleigh avec le cacique* Topiaouari. *Nation d'*Acéphales *ou hommes sans tête.* 17

CHAP. III. *Dispositions pour retourner en Angleterre. Générosité de Tapiaouari. Conduite prudente de Raleigh. Retour en Europe.* 38

CHAP. IV. *Nouveaux projets de Raleigh. Il est accusé de conspiration, et condamné à mort. Il obtient un sursis. Préparatifs pour une seconde expédition. Arrivée aux Canaries. Débarquement des Anglais en Amérique. Contre-temps imprévu.* Page 48

CHAP. V. *Combats entre les Anglais et les Espagnols. Mort du fils de Raleigh. Prise et incendie de la ville de Saint-Thomas. Retour vers les vaisseaux. Désespoir du capitaine Keymis. Mécontentement des gens de Raleigh, et leurs procédés envers lui. Il est ramené à Londres, et livré aux tribunaux. Fin tragique de ce voyageur.* 61

CHAP. VI. *Notice sur la véritable situation de la Guyane. Recherche sur les différents objets qui ont motivé le voyage de Raleigh.* P. 73

VOYAGES de William Dampier autour du monde.

CHAP. I. *Origine des flibustiers. Premiers voyages et aventures de Dampier. Il s'associe avec des pirates. Entreprises contre Porto-Belo. Mésintelligence parmi les flibustiers.* Page 83

CHAP. II. *Arrivée de Dampier et de ses compagnons à l'île de Juan Fernandez. On retrouve un Indien* moskito, *qui s'y étoit perdu. Industrie singulière de cet*

homme. Projets des pirates contre les établissements espagnols. Leur défaite à Caldera. Ils surprennent la ville de Mangera par trahison. Page 97

CHAP. III. *Pillage de Manta et de Païta. Prise de plusieurs vaisseaux espagnols. Expéditions diverses.* 112

CHAP. IV. *Arrivée d'un renfort. Combat naval. Expédition du port Léon. Nouvelle entreprise contre Ria-Lexa. Incendie de cette ville. Volcan de Guatimala. Séjour dans le port d'Acapulco. Expédition pour chercher le vaisseau de Manille.* 121

CHAP. V. *Victoire contre un détachement espagnol. Les vainqueurs tombent dans une embuscade. Suites de cette aventure. Détresse des voyageurs. Projet de se manger les uns les autres. Relâche aux îles Mariannes et aux Philippines. Réception qu'on leur fait à Mindanao.* Page 141

CHAP. VI. *Les habitants de Mindanao veulent retenir les aventuriers. Mauvais état des vaisseaux. Révolte des équipages. Le capitaine Swan est abandonné par ses gens.* 165

CHAP. VII. *Dampier est emmené par les révoltés. Élection de nou-*

veaux chefs. Les pirates anglais sont surpris et attaqués par des pirates malais. Relâche aux îles Bachi. *Retour à Mindanao, et départ de cette île.* Page 168

CHAP. VIII. *Séjour à la Nouvelle-Hollande. Aspect affreux du pays, et misère des habitants. Relâche aux îles Nicobar. Dampier projette de s'y fixer. Plusieurs hommes de l'équipage veulent suivre son exemple. On les fait rembarquer de force. Dampier est remis à terre. Naufrage. Aventures diverses.* 184

CHAP. IX. *Notice sur le gouvernement d'Achem. Dampier embrasse une*

nouvelle carrière. Histoire du prince Yéoly. *Crédulité des gens du peuple de Londres à l'égard de ce prince. Second voyage à la Nouvelle-Hollande.* Page 205

CHAP. X. *Départ de Dampier pour une nouvelle expédition. Mauvais succès. Retour en Europe. Détails sur ce que sont devenus les principaux flibustiers.* 221

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE A. FRANCONIE CAYENNE